

L'EVOLUTION DU HEROS DANS L'OEUVRE D'ANDRE MALRAUX

---

A Thesis  
Presented to  
the Committee on Graduate Studies  
University of Manitoba

---

In Partial Fulfillment  
of the Requirements for the Degree  
Master of Arts

---

by  
Hugh Russell Makepeace  
October 1964



## RESUME

L'objet de cette thèse est de montrer l'évolution des héros successifs de Malraux quant à leur philosophie de la vie. En examinant un personnage central de chacun des six romans, nous suivrons un progrès à partir du sentiment d'une aliénation par rapport à la vie (conviction de son absurdité, sentiment de solitude complète, obsession de la mort inévitable), jusqu'au sentiment d'une réconciliation, où le héros découvre que sa vie a un sens, et qu'il est en harmonie avec le monde et son éternité.

D'abord, il y a le Garine des Conquérants, convaincu de la vanité de l'existence, dégoûté de la société, et cherchant, sans succès, à oublier son absurdité par son engagement dans un "exercice de la puissance."

Ensuite, le Perken de La Voie Royale, séparé, lui aussi, de la société conventionnelle par sa conviction de l'absurdité de la vie. Pour lui, c'est la mort inévitable qui rend la vie absurde; c'est donc contre la mort qu'il lutte, en allant à sa rencontre, en lui portant un défi avec l'espoir de pouvoir transcender son destin.

Dans le troisième roman, La Condition Humaine, nous trouvons le moment décisif de l'évolution du héros de Malraux. Bien que Kyo soit, comme Garine et Perken, âprement conscient de sa solitude fondamentale, il croit que sa vie a un sens;

son engagement dans la révolution chinoise rendra, espère-t-il, de la dignité à ses semblables. En se suicidant, au lieu de se laisser tuer, il fait de sa mort un acte qui "ressemble à sa vie," un sacrifice fraternel.

Dans Le Temps du Mépris, la fraternité, sentiment déjà présent dans les deux premiers romans, et de grande signification dans La Condition Humaine, devient, pour le héros, le moyen par lequel se révèle la grandeur de l'homme. Sauvé des Nazis par un camarade qui se sacrifie pour lui, Kassner est le premier héros de Malraux qui ne meurt pas. De retour chez lui à la fin du roman, il considère la vie avec espoir.

Le titre du roman suivant, L'Espoir, se passe de commentaire. Le récit débute dans une ambiance de fraternité joyeuse. Nous y suivons la formation du héros, jeune homme inexpérimenté qui, au commencement du roman, ne sait même pas son rôle dans la guerre d'Espagne à laquelle il participe, mais qui, à la fin du roman commande une brigade. Il réfléchit sur l'homme qu'il était autrefois, et sur "la possibilité infinie" qui se trouve devant lui.

Enfin, avec Les Noyers de l'Altenburg, nous pouvons justifier le sujet de cette thèse. De temps à autre, divers faits nous rappellent les premiers héros, Garine, Perken, et Kyo, quoique ce roman ait plus de rapport avec les deux

derniers romans considérés. L'évolution que nous avons suivie devient évidente dans ce livre lui-même. Vincent Berger, qui s'engage dans une aventure semblable à celle de Garine, en sort, désillusionné, pour redécouvrir la vie. La réconciliation avec l'existence chez le héros de Malraux devient complète, alors, dans la découverte qu'il existe une permanence de l'homme, non pas "dans le néant" mais "dans le fondamental."

## TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
I. INTRODUCTION. . . . .	1
II. GARINE. . . . .	4
III. PERKEN. . . . .	22
IV. KYO . . . . .	43
V. KASSNER . . . . .	61
VI. MANUEL. . . . .	75
VII. BERGER. . . . .	92
VIII. CONCLUSION. . . . .	110
BIBLIOGRAPHIE. . . . .	113

## CHAPITRE I

### INTRODUCTION

"Le roman moderne est, à mes yeux, un moyen d'expression privilégié du tragique de l'homme, non une élucidation de l'individu," énonce Malraux en marge du texte de Malraux par lui-même de Gaëtan Picon.<sup>1</sup> Dans notre étude de l'évolution du héros de Malraux, à partir d'un sentiment d'aliénation à l'égard de la vie jusqu'à celui d'une réconciliation, nous verrons qu'il y a, effectivement, peu d'élucidation psychologique des personnages. Les héros de Malraux possèdent plutôt une certaine qualité essentielle,-- ils semblent représenter, simplement, l'homme. Mais il faut dire que, si le héros de Malraux représente l'homme, il est, cependant, d'un ordre particulier. Il est, comme Malraux le dit au sujet de Garine, héros des Conquérants, "un type de héros en qui s'unissent l'aptitude à l'action, la culture et la lucidité."<sup>2</sup>

Il est vrai que Malraux révèle, à un certain degré, les origines de ses personnages. Ils sont, pour la plupart, des gens de nationalité mêlée, qui ne peuvent donc pas s'identifier à une patrie. Mais cela n'explique pas leur

---

<sup>1</sup>Gaëtan Picon, Malraux par lui-même, (Paris: aux éditions du seuil, 1961), p. 66.

<sup>2</sup>André Malraux, postface aux Conquérants, (Paris: Editions Lidis, 1961), p. 187.

sentiment de solitude, leur conviction d'être des étrangers dans un monde absurde; cela sert plutôt à souligner l'idée que la solitude est la condition fondamentale de l'homme. Au lieu d'élucider l'individu, Malraux nous le présente donc comme l'homme: étranger dans un monde absurde, conscient, jusqu'à l'angoisse, de la vanité d'une vie qui est terminée par la mort.

Mais ce tragique de l'homme n'est pas le seul aspect que Malraux exprime dans ses romans. Tout au contraire. Nous pouvons nous détourner de la citation donnée sur le roman moderne pour retenir cette déclaration d'intention, tirée de la préface au Temps du Mépris: "...on peut aimer que le sens du mot art soit: tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux."<sup>3</sup> Puisqu'il est une créature de volonté opiniâtre, l'homme doit lutter contre tout ce qui le prive de sa liberté, contre tout ce qui l'humilie, contre tout ce qui l'empêche d'être pleinement homme. Dans la lutte que Malraux retrace dans ses romans se révèle la noblesse de l'homme.

Le tragique de l'homme et sa grandeur--comment expliquer cette présence de deux éléments contraires? Elle s'explique par le fait qu'il y a dans l'oeuvre romanesque de Malraux une évolution significative dans la philosophie de la vie des

---

<sup>3</sup>André Malraux, Le Temps du Mépris, (Paris: Editions Lidis, 1961) p. 7.

héros successifs. Que peut faire l'homme qui n'a pas demandé à être né et qui sait qu'il doit mourir? Comment trouver un sens à une si absurde existence? En explorant cet aspect tragique de la condition humaine, Malraux arrive enfin à une solution de ces problèmes. C'est le progrès vers cette solution que nous suivrons dans notre étude.

Nous avons choisi le héros de Malraux comme l'objet privilégié de notre analyse puisque c'est par lui que se révèle l'évolution des idées du romancier. S'il y a des personnages importants que nous n'étudions pas, c'est que les héros reconnus sont les êtres privilégiés en qui s'établit la chaîne des idées aboutissant à la découverte révélatrice du jeune Berger, dans Les Noyers de l'Altenburg. Et les romans étant en grande partie autobiographiques, on peut juger que l'évolution du héros de Malraux est en fait l'évolution de la philosophie de l'écrivain lui-même. Avec son dernier roman, Les Noyers de l'Altenburg, le dilemme du héros est résolu. Dès lors, Malraux abandonne le roman pour se consacrer à la philosophie de l'art. S'il y repose les questions engagées par son oeuvre romanesque, il revient pourtant aux conclusions déjà aperçues dans son dernier roman. C'est donc à l'oeuvre romanesque qu'entend remonter cette thèse, et particulièrement aux héros, en lesquels peut s'observer cette évolution de la philosophie de Malraux.



## CHAPITRE II

### GARINE

Dans Les Conquérants<sup>1</sup> paraît le premier héros de Malraux, Pierre Garine. Jeune Suisse, convaincu de la vanité de la société européenne et, en fait, de la vie elle-même, Garine quitte l'Europe en 1918 pour aller à Canton s'engager dans la préparation de la révolte chinoise contre l'Angleterre. En un certain "exercice de la puissance"<sup>2</sup>—il dirige la Propagande du Kuomintang— il espère lutter contre la vanité de la vie, l'éviter sinon l'oublier. Dans ce chapitre nous allons examiner les facteurs qui concourent à la conviction de Garine que la vie est vaine, et les résultats de son action en Chine.

Garine nous est présenté par un narrateur qui n'est jamais nommé, un camarade qui l'avait connu en Europe. Dans la première partie du livre, "Les Approches," nous nous "approchons" de Canton en bateau avec le narrateur qui y va pour se joindre à Garine dans son activité auprès du Kuomintang. Nous nous "approchons" de Garine aussi, car, dans cette section du roman, le narrateur, qui est en rapport avec plusieurs agents du Kuomintang, reçoit d'un de ceux-ci la copie d'une fiche de la Sûreté de Hong Kong sur son camarade.

---

<sup>1</sup>Première édition parut en 1928, chez Grasset. Tous les renvois à l'oeuvre romanesque sont à la nouvelle édition Lidis.

<sup>2</sup>André Malraux, Les Conquérants, (Paris: Editions Lidis, 1961)  
p. 47.

En lisant et en commentant cette fiche le narrateur nous révèle le passé du héros, que nous ne verrons pas avant la deuxième partie du roman.

Il y a plusieurs indications que Garine est un étranger dans la société où il est né, c'est-à-dire qu'il est en désaccord avec elle, qu'il ne lui appartient pas. Né à Genève, il est d'origine mêlée, de père suisse, de mère russe. Ainsi n'appartient-il <sup>pas</sup> complètement à une seule nation. De plus, sa mère était juive<sup>3</sup>, ce qui le lie au peuple qui est, depuis des siècles, rejeté, sans patrie. Selon la fiche il y a même doute au sujet de son nom. Il est "Pierre Garin, dit Garine ou Harine."<sup>4</sup> Le narrateur n'élucide pas ce mystère, mais il l'appelle Garine. Outre ces circonstances qui indiquent que Garine est séparé de la société établie, il y a le fait qu'il est athée, et ainsi plus séparé encore d'une société qui est en majeure partie chrétienne.

Cependant c'est seulement quand Garine affronte la loi de cette société qu'il se rend pleinement compte de ce qu'est sa position vis-à-vis de l'ordre social et de la vie elle-même. En attestant la fausseté d'un point de la fiche selon laquelle Garine aurait été arrêté à Paris en 1914 comme anarchiste militant, le narrateur se rappelle que celui-là avait été attiré, néanmoins, par les socialistes extrémistes. Et, à l'époque où la propagande en faveur du malthusianisme était

---

<sup>3</sup>Ce détail n'est pas dans la fiche; nous l'apprenons d'une observation du narrateur avant qu'il la lise. Ibid., p. 46

<sup>4</sup>Ibid., p. 46

active dans les sociétés anarchistes, Garine avait donné, "mi par conviction, mi par vanité,"<sup>5</sup> de l'argent à des jeunes femmes trop pauvres pour supporter les frais d'avortement. Finalement, il avait été arrêté pour complicité avec les sages-femmes accusées. Bien qu'il reconnaisse l'illégalité de ce qu'il a fait, Garine est d'abord stupéfait qu'on le juge dans une cour d'assises pour de telles actions. Cela lui semble grotesque, sans rapport avec ce qu'il a fait. Au fur et à mesure que le procès s'avance, il en éprouve un sentiment d'absurdité. C'est pour lui comme si le juge et les jurés jouaient des rôles dans une pièce. Garine a "l'impression d'un spectacle irréel; non d'un rêve, mais d'une comédie étrange, un peu ignoble et tout à fait lunaire."<sup>6</sup> Les jurés sont des automates qui ne comprennent rien à ce qu'ils jugent, mais ils sont "désireux d'être justes."<sup>7</sup> Garine voit bien que l'idée qu'ils peuvent ne rien comprendre aux faits qu'ils vont juger ne les trouble pas, et qu'il y a "peu de relation entre les faits en cause et cette cérémonie."<sup>8</sup> Les efforts de la cour pour confondre ce qu'il a fait avec un crime lui semblent "à tel point dignes d'une parodie"<sup>9</sup> qu'il veut rire. Mais ce sentiment fait place au mépris et au dégoût

---

<sup>5</sup>Ibid., p. 47.

<sup>6</sup>Ibid., p. 48

<sup>7</sup>Ibid., p. 48

<sup>8</sup>Ibid., p. 48

<sup>9</sup>Ibid., p. 48

"qu'on éprouve devant une multitude fanatique, devant toutes les grandes manifestations de l'absurdité humaine."<sup>10</sup>

Ainsi Garine voit-il dans le procès la manifestation du non-sens, de l'absurdité des conventions selon lesquelles d'autres gens gouvernent leur vie. Ils obéissent à ces conventions sans penser. En jouant des rôles dans la "comédie vaine"<sup>11</sup> qui est leur société et leur vie ils sont prêts à condamner Garine sans rien comprendre à ses motifs.

Garine commence à se rendre compte que sa liberté est en jeu, que ce "drame d'une psychologie exceptionnellement fausse et acceptée par un public stupide"<sup>12</sup> pourrait se terminer par sa condamnation à la vie "humiliante et larvaire"<sup>13</sup> de la prison. (L'image d'un insecte est à noter ici, car dans l'oeuvre de Malraux elle reviendra souvent pour indiquer ce qui avilit l'homme). Pour Garine, qui hait ce seul "rôle de comparse"<sup>14</sup> dans cette comédie absurde, l'emprisonnement serait une soumission intolérable. Car il perdrait ainsi sa liberté--sa liberté d'agir, et comme nous allons voir, c'est seulement en étant libre d'agir que le héros de Malraux peut espérer en venir aux prises avec la vie. Garine veut être

---

<sup>10</sup>Ibid., p. 51

<sup>11</sup>Ibid., p. 51

<sup>12</sup>Ibid., p. 51

<sup>13</sup>Ibid., p. 51

<sup>14</sup>Ibid., p. 51

libre de choisir sa vie. Il lui est intolérable de "jouer sa vie sur cette carte ridicule, qu'il n'avait pas choisie."<sup>15</sup> De son destin il a une idée "qui ne peut pas accepter la prison pour ce motif grotesque."<sup>16</sup> Donc, il s'applique à faire intervenir en sa faveur tous ceux qui peuvent l'aider, et il réussit à être acquitté.

Quelle est l'idée que Garine a de son destin? Nous avons déjà signalé l'importance pour lui de la liberté. Mais la liberté pour quoi faire? C'est que Garine regarde sa jeunesse comme une carte à jouer. Le jeu, c'est l'exercice de la puissance. Nous l'apprenons quand le narrateur se rappelle qu'à l'âge de vingt ans, Garine, qui venait de terminer des études de lettres, était hanté par l'idée de la puissance. Le mot "exercice" est à remarquer, car, comme nous le verrons plus tard, ce sont moins les résultats de son action qui intéressent Garine, que l'action elle-même. En agissant il espère éviter ou oublier l'absurde. Pour lui "seule est réelle l'ambition dont celui qu'elle possède prend conscience sous forme d'actes à accomplir."<sup>17</sup> Il n'est donc pas surprenant que Garine soit attiré par la guerre et la révolution. Il y trouvera de l'action et, de plus, un milieu où l'ordre social, auquel il est étranger, est disloqué.

---

<sup>15</sup>Ibid., p. 48

<sup>16</sup>Ibid., p. 51

<sup>17</sup>Ibid., p. 46

Mais s'il prend parti dans une guerre ou dans une révolution il doit forcément travailler pour une victoire. La victoire gagnée, un nouvel order social s'établira. Qu'y aura-t-il, alors, pour Garine, qui a dit qu'il ne pouvait donner son adhésion à aucune structure sociale, quelle qu'elle soit? Pour répondre à cette question, il faut que nous examinions l'engagement de Garine dans la guerre et dans la révolution.

Après son procès, nous dit le narrateur, Garine s'engage, en 1914, à la Légion Etrangère. Il est indifférent à l'origine du conflit avec l'Allemagne, car l'amélioration de la société ne l'intéresse pas: "Qu'on la transforme, cette société," avait-il dit après son procès, "ne m'intéresse pas."<sup>18</sup> Il s'engage dans la guerre parce qu' "assister à la guerre en spectateur lui parut impossible...De la guerre il attendait des combats."<sup>19</sup> C'est son besoin d'action qui l'attire vers eux. Mais cette expérience est une déception pour lui. Il trouve dans la guerre "l'immobilité de millions d'hommes passifs dans le vacarme."<sup>20</sup> Sa résolution de désertir est prise le jour où on distribue aux légionnaires de nouvelles armes pour le nettoyage de tranchées. Ce sont des couteaux neufs qui ressemblent "d'une façon ignoble et terrible, à des couteaux de cuisine."<sup>21</sup>

---

<sup>18</sup>Ibid., p. 51

<sup>19</sup>Ibid., p. 52

<sup>20</sup>Ibid., p. 52

<sup>21</sup>Ibid., p. 52

Ayant déserté de<sup>la</sup> Légion et étant arrivé en Suisse, Garine devient directeur d'un service de traduction. Ce poste lui donne l'occasion de fréquenter un groupe de jeunes bolchevistes. Il reconnaît en eux des techniciens et non des prédicateurs: comme lui, ils sont préoccupés d'action. Cependant, Garine ne devient pas membre du parti communiste. Il aime trop la liberté et il sait qu'il ne pourra pas supporter la discipline du parti. La technique et le goût de l'insurrection l'attirent, mais le vocabulaire doctrinal et le dogmatisme l'exaspèrent. En outre, il ne croit pas à une révolution prochaine, et Garine est "de ceux pour qui l'esprit révolutionnaire ne peut naître que de la révolution qui commence, de ceux pour qui la révolution est avant tout, un état de choses."<sup>22</sup> Comme nous l'avons déjà vu, c'est l'engagement dans l'action qu'il désire et non pas tel ordre social.

Quand la révolution éclate en Russie, Garine ne peut obtenir des chefs du parti d'y aller, et il croit qu'il laisse passer l'occasion même qu'il a tellement attendue. Cependant, l'année suivante, un camarade qui travaille en Chine avec Sun Yat Sen l'invite à se joindre à lui, à Canton. Garine accepte et c'est là, dans la révolte contre les Anglais, dans la région de Hong Kong et de Canton, que l'exercice de la puissance lui est donné.

---

<sup>22</sup> Ibid., p. 53

Ce que Garine a déjà accompli, avant l'arrivée du narrateur à Canton, nous l'apprenons encore du commentaire sur la fiche et de la conversation du narrateur avec des agents du Kuomintang. A Canton Garine dirige l'agence de Propagande du parti Kuomintang qui essaie, avec l'aide de l'Internationale de Moscou, de libérer la Chine de la domination commerciale anglaise. Garine réussit à faire de la Propagande un organisme très fort auquel il annexe la police politique. En outre, il organise une force de cadets et plusieurs syndicats actifs. Par l'extension des grèves, il est en train de détruire le commerce anglais. Garine éprouve de la difficulté, pourtant, à diriger les factions opposées du Kuomintang: terroristes qui n'attendent pas d'ordres pour assassiner leurs ennemis; gouvernement de Canton, Comité de Sept, au pouvoir depuis la mort de Sun Yat Sen et sous l'influence du vieux Tcheng-Daï. Celui-ci est le chef spirituel de la droite du parti qui s'oppose à l'action directe, en espérant arriver à un accord amical avec la Grande Bretagne. Cependant, malgré la désunion qui existe dans le Kuomintang, l'agence de Propagande est organisée à tel point qu'avec les grèves déjà généralisées, Garine croit pouvoir paralyser le commerce anglais de Hong Kong en faisant promulguer un décret qui défendrait aux navires, faisant escale à Hong Kong, d'entrer dans le port de Canton.



Pourtant, Tcheng-Daï encourage le gouvernement à remettre cette promulgation, et, en attendant, Garine essaie de maintenir les grèves. En même temps, il organise la défense de Canton contre un certain général Tang, qui tente un coup d'état.

Le reste du roman se divise en deux parties, "Puissances" et "L'Homme." Nous y assistons, avec le narrateur, à la révolution où Garine joue un rôle très important, et nous voyons de près le héros dont l'importance a été clairement indiquée dans la première section du roman. Pour faciliter notre étude de l'engagement de Garine dans la révolution et les effets de son exercice de la puissance sur sa conviction de la vanité de la vie, nous pouvons résumer en quelques phrases le dénouement du roman: Tang repoussé, une plus grande bataille se prépare. Entre en scène un général Tcheng, ennemi du Kuomintang, et soutenu par les Anglais. Le Comité des Sept, reconnaissant ce grand danger, cherche, par l'intermédiaire de Garine, à faire intervenir l'Armée Rouge. En échange, Garine demande la promulgation de son décret. Celui-ci accordé, l'Armée Rouge s'engage contre les forces de Tcheng et remporte une victoire. Garine, de plus en plus malade, se prépare à partir pour l'Europe au moment de la victoire, son exercice de puissance étant arrivé à son terme.

Voyons maintenant si Garine a trouvé dans le combat

des valeurs qui donnent un sens à sa vie. En réfléchissant sur ce qu'il a accompli, Garine sait bien qu'il a donné aux hommes de l'espoir: "J'ai créé leur espoir. Leur espoir... leur raison de vivre et de mourir."<sup>23</sup> Un agent du Kuomintang dit au narrateur qu'à cause de Garine "les coolies sont en train de découvrir qu'ils existent"<sup>24</sup>; il leur a donné "la possibilité de croire à leur propre dignité."<sup>25</sup> Nous nous rappelons, par ailleurs, pourquoi Garine avait quitté la Légion. Nous le voyons maintenir toujours, à Canton, ses convictions sur la dignité de l'homme: quand on lui suggère de tuer les ouvriers qui ne continuent pas la grève, il répond, "La mort ne se manie<sup>pas</sup> comme un balai!"<sup>26</sup> Et quand Borodine, chef du parti communiste, demande qu'il parle sur la tombe de Klein, un camarade qui a été tué par des terroristes après avoir été horriblement mutilé, Garine refuse--pas seulement parce que Borodine veut employer la mort de Klein pour la cause communiste, mais à cause de sa prétention d'obliger Garine à faire un discours, de le forcer d'obéir. "Il n'y a pas de demi-mesures en face de la révolution,"<sup>27</sup> avait dit Borodine.

---

<sup>23</sup>Ibid., p. 127

<sup>24</sup>Ibid., p. 17

<sup>25</sup>Ibid., p. 17

<sup>26</sup>Ibid., p. 65

<sup>27</sup>Ibid., p. 166

Mais pour Garine "il y a des demi-mesures où il y a des hommes, et non des machines."<sup>28</sup> Ses idées sont trop individualistes pour s'accorder avec le communisme: "Il n'y a pas de place dans le communisme," dit Nicolaïeff, chef de la police du Kuomintang, "pour celui qui veut d'abord être lui-même."<sup>29</sup> Garine refuse d'abandonner ses idées sur l'humanité pour s'en remettre aux commandements du parti communiste.

Pourtant, si Garine refuse de suivre aveuglément le parti à cause de ses convictions sur la valeur de l'humanité, il a toujours des réserves à l'égard des hommes. Il avait dit après son procès: "Qu'on la transforme, cette société, ne m'intéresse pas.... Je suis a-social comme je suis athée."<sup>30</sup> Il avait dit aussi, avant d'aller à Canton: "Je n'aime pas les hommes. Je n'aime pas même les pauvres gens, le peuple, ceux en somme pour qui je vais combattre."<sup>31</sup> Il craignait qu'ils ne retournent à l'abjection dès qu'ils auront triomphé. Il n'avait pas de confiance en l'avenir. Et maintenant, à Canton, en pensant à ce qu'il a déjà accompli, il dit: "Tous ces hommes que je dirige, dont j'ai contribué à créer l'âme, en somme; je ne sais pas même ce qu'ils feront demain."<sup>32</sup> Sa croyance en la valeur des hommes ne suffit pas à surmonter sa conviction de la vanité de la vie.

---

<sup>28</sup>Ibid., p. 166

<sup>29</sup>Ibid., p. 169

<sup>30</sup>Ibid., p. 51

<sup>31</sup>Ibid., p. 56

<sup>32</sup>Ibid., p. 155

Ce qu'il a fait pour les hommes ne donne pas un sens à sa vie.

A part ces deux idées contradictoires sur les hommes, il faut remarquer chez Garine le sentiment de la fraternité, d'autant plus qu'il revient à plusieurs reprises comme thème important dans l'oeuvre de Malraux. Que Garine soit capable du sentiment de fraternité est évident par le fait qu'il avait pour Klein "une amitié profonde."<sup>33</sup> Sa compassion, liée à cette fraternité, se voit dans la scène où il découvre le corps de son camarade. Avec le narrateur, il trouve, dans un atelier, les corps de Klein et de trois autres, debout, contre un mur. Leurs visages ont été cruellement entaillés. Garine fait ce qu'il peut pour rendre un peu de dignité à leur apparence. Il demande des toiles pour les couvrir et commence à les coucher. Mais une femme, amie de Klein, entre, et les deux hommes se retirent, en la voyant s'approcher du corps de Klein qu'elle embrasse: "Avec une terrible tendresse elle frotte son visage, sauvagement, sans un sanglot, contre la toile sanglante, contre les plaies."<sup>34</sup> Pendant cette scène, Garine parle peu, et, bien entendu, la scène est vue par les yeux du narrateur. Mais en ce pathétique, la douleur de Garine nous est fort bien communiquée. "J'ai eu pour lui une amitié d'homme,"<sup>35</sup> dit-il enfin.

---

<sup>33</sup>Ibid., p. 134

<sup>34</sup>Ibid., p. 154

<sup>35</sup>Ibid., p. 155

Il existe aussi une amitié profonde entre Garine et le narrateur. Elle est exprimée par celui-ci quand un malentendu survient entre eux. "J'ai peur," dit-il, "de voir finir ainsi cette amitié, de quitter ainsi cet homme que j'ai aimé, que j'aime encore..."<sup>36</sup>

Cependant, la fraternité ne donne pas, pour Garine, un sens à la vie, pas plus que ne le fait le respect qu'il a de la valeur de l'homme. Dans la scène qui conclut le roman on voit bien que c'est plutôt la vanité de la vie qui prédomine sur la fraternité:

Nous nous étreignons. Une tristesse inconnue naît en moi, profonde, désespérée, appelée par tout ce qu'il y a là de vain, par la mort présente...Je cherche dans ses yeux la joie que j'ai cru voir; mais il n'y a rien de semblable, rien qu'une dure et pourtant fraternelle gravité.<sup>37</sup>

Ainsi, ni ce que Garine a accompli pour les pauvres, ni la fraternité ressentie pendant son exercice de la puissance, n'ont servi à détruire sa conviction de la vanité de la vie. Il reste à considérer son engagement dans la révolution, dans l'action elle-même. Nous avons déjà vu que, pour Garine, la révolution est "un état de choses"; il ne s'intéresse pas aux résultats qui en découlent. "Si je me suis lié si facilement à la Révolution," dit-il, "c'est que ses résultats sont lointains et toujours en changement."<sup>38</sup>

---

<sup>36</sup>Ibid., p. 171

<sup>37</sup>Ibid., p. 183

<sup>38</sup>Ibid., p. 160

Pour lui, selon Nicolaïeff, "la révolution n'est un axe qu' aussi longtemps qu'elle n'est pas faite."<sup>39</sup> L'avenir ne compte pas pour lui. Il cherche seulement à s'engager dans un exercice de la puissance et non pas à se vouer à une cause. Mais la révolution est forcément orientée vers une victoire et une victoire mettra terme à la révolution et, pour Garine, à son exercice de la puissance. De même qu'il y a une contradiction dans les idées de Garine sur l'humanité, de même il y a un paradoxe dans sa position vis-à-vis de la révolution.

Un troisième paradoxe se révèle dans le fait que c'est sa conviction de la vanité du monde qui communique à Garine le goût d'agir: "Pas de force, même pas de vraie vie sans la certitude, sans la hantise de la vanité du monde."<sup>40</sup> C'est de "cette sensation profonde d'absurdité," nous dit le narrateur, "qu'il tire sa force."<sup>41</sup> Et pourtant, c'est contre la vanité qu'il lutte en participant à la révolution: "...il me semble que je lutte contre l'absurde humain, en faisant ce que je fais ici."<sup>42</sup>

Ainsi Garine est-il pris dans un cercle vicieux. Pour lutter contre l'absurde il doit être engagé dans l'action. Cependant, le succès mettra terme à l'action mais non pas à

---

<sup>39</sup>Ibid., p. 169

<sup>40</sup>Ibid., p. 171

<sup>41</sup>Ibid., p. 171

<sup>42</sup>Ibid., p. 126

l'absurde, puisque ce qu'il accomplit n'élimine pas la vanité de vivre. L'action l'aide seulement à éviter, à oublier provisoirement l'absurde. L'attitude paradoxale de Garine envers la vie se résume bien dans sa déclaration: "...une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie..."<sup>43</sup>

Il y a, en tout cas, une fatalité qui tranchera le dilemme. Garine souffre d'une maladie incurable. A mesure qu'il se sent plus malade, il commence à rapporter sa maladie à toute la vanité de la vie humaine. "On croit que c'est une chose contre laquelle on lutte, une chose étrangère," dit-il. "Mais non: la maladie, c'est soi."<sup>44</sup> Et encore: "...il y a dans ma vie un certain rythme, une fatalité personnelle...à quoi je n'échappe pas."<sup>45</sup> Ainsi la maladie devient-elle une expression de la fatalité pesant sur l'homme et de son destin inéluctable, la mort.

A un certain moment, Garine pense à Lenine qui, avant sa mort, avait écrit un article pour défendre Trotsky. Quand sa femme lui a apporté les journaux et les lui a ouverts, il a découvert que son article n'avait pas été publié. Alors, Lenine a regardé sa main gauche, posée sur les draps. Il voulait prendre le journal, mais il ne pouvait pas: "Tandis que la main droite restait immobile," raconte Garine au

---

<sup>43</sup>Ibid., p. 160

<sup>44</sup>Ibid., p. 120

<sup>45</sup>Ibid., p. 160

narrateur, "la gauche a commencé de refermer ses doigts, comme une araignée repliant ses pattes...Il est mort peu de temps après."<sup>46</sup> Et Garine regarde sa propre main en fermant lentement les doigts. L'image de la main s'associe ici à deux idées importantes: la vanité de vivre et la mort. Nous retrouverons cette image dans l'oeuvre de Malraux.

À l'hôpital, au sortir d'une crise, Garine s'adresse au narrateur, dans le bourdonnement significatif des insectes, annonciateurs de la mort dans l'oeuvre de Malraux. Quand il est malade Garine ne peut pas s'empêcher de penser à lui-même. Il pense au procès qui lui faisait éprouver "le sentiment de la vanité de toute vie, d'une humanité menée par des forces absurdes."<sup>47</sup> Bien qu'il lui semble qu'il lutte contre l'absurde en faisant ce qu'il fait en Chine, quand il est malade "l'absurde retrouve ses droits."<sup>48</sup> Il n'est plus capable de se perdre dans l'action, et ainsi, d'éviter de penser à l'absurdité. Malade, il en devient une victime.

La mort de Klein ajoute encore à sa conviction de la vanité de la vie. L'expression s'en trouve dans l'image de "l'empereur qui faisait crever les yeux de ses prisonniers... et qui les renvoyait dans leurs pays, en grappes, conduits par des borgnes: les conducteurs borgnes, eux aussi, de fatigue, devenaient aveugles peu à peu."<sup>49</sup> Ainsi Garine se voit-il

---

<sup>46</sup>Ibid., p. 156

<sup>47</sup>Ibid., p. 126

<sup>48</sup>Ibid., p. 126

<sup>49</sup>Ibid., p. 155



comme un aveugle qui en emmène d'autres. Ce qu'il a fait dans la révolution n'a conduit qu'à la mutilation et la mort de Klein. La vanité de son exercice de la puissance y est manifeste.

Dans une autre crise, Garine confie au narrateur ce qu'il pense de sa vie, et encore une fois surgit une image qui atteste l'absurdité du monde. Garine se rappelle un incident de guerre en Europe: un mariage dérisoire dans lequel une cinquantaine de soldats violent un des leurs qui s'était vanté de tuer le premier qui en ferait la tentative. L'absurdité de l'incident, son début parodique, rappellent à Garine son procès.

Sans doute ces pensées sur la vanité de la vie, provoquées par la maladie et l'approche de la mort, sont-elles entremêlées d'affirmations de la valeur de l'action sur laquelle Garine a basé sa vie: "Il y a tout de même une chose qui compte, dans la vie, c'est de ne pas être vaincu,"<sup>50</sup>; "Ma vie...c'est une affirmation très forte,"<sup>51</sup>; "On ne se défend qu'en créant."<sup>52</sup> En pensant à Hong Kong, que son décret a paralysé, il dit, "Vaincre une ville. Abattre une ville: la ville est ce qu'il y a de plus social au monde, l'emblème de la société."<sup>53</sup> Mais à ces derniers mots, Garine

---

<sup>50</sup>Ibid., p. 157

<sup>51</sup>Ibid., p. 159

<sup>52</sup>Ibid., p. 172

<sup>53</sup>Ibid., p. 181

fait un geste significatif: il se regarde dans un miroir où il ne peut pas s'empêcher de lire son destin. (Malraux se servira encore de cette image dans ses deux prochains romans, pour souligner la confrontation de l'homme et de son destin.) Garine parle, alors, d'aller en Angleterre: "Maintenant je sais qu'est l'Empire," dit-il. "Une tenace, une constante violence. Diriger. Déterminer. La vie est là ..."<sup>54</sup> Mais le narrateur se rend compte qu'il ne croit pas ce qu'il dit, et qu'il essaie de se donner le change. Comme il se prépare à partir pour l'Europe, on annonce, ironiquement, la victoire de l'Armée Rouge, ce qui signifie le triomphe de la révolution. Loin d'avoir réussi à donner un sens à sa vie, Garine va retourner dans le pays où il a découvert l'absurde--s'il vit assez pour traverser l'océan. Revient l'idée d'un cercle vicieux, d'où il n'y a pas d'issue, sauf la mort--la mort qui confirme la vanité de la vie.

Dans Les Conquérants nous avons vu présenter le premier héros de Malraux, et des thèmes qui reviendront dans ses autres romans. Dans les chapitres à suivre nous verrons quelles sont les convictions des autres héros à l'égard de la vie. Nous verrons aussi comment sont traités les thèmes déjà présentés dans Les Conquérants.

---

<sup>54</sup>Ibid., pp. 181-182.

## CHAPITRE III

### PERKEN

Dans son roman suivant, La Voie Royale,<sup>1</sup> Malraux nous présente encore une fois un homme qui, comme Garine, est coupé de la société conventionnelle et est convaincu de la vanité de la vie. Mais cette fois, le héros, Perken, précise que c'est l'inévitabilité de la mort qui lui donne cette conviction. C'est, donc, contre la mort qu'il lutte. Par l'action dangereuse, qui est un défi à la mort, il essaie de dépasser un sort qu'il sait, néanmoins, inéluctable. Dans ce chapitre, comme dans le second, nous examinerons le désaccord de Perken avec la société, ses sentiments à l'égard de la vie et sa réaction à ces sentiments.

Il y a dans ce roman un deuxième personnage important, Claude Vannec, qui, comme le narrateur des Conquérants, observe le héros, discute son cas avec d'autres personnages, et finit par se joindre à lui dans l'action principale du roman. Il est, comme le narrateur des Conquérants, un novice qui subit, avec le héros, l'épreuve majeure de sa vie, pour rester seul en scène à la fin du roman. Cependant, à la différence du narrateur du roman précédent, Claude est presque aussi important que le héros. Il est, lui aussi, en désaccord

---

<sup>1</sup> Première édition parut chez Grasset en 1930.

avec la société conventionnelle, et obsédé par la mort. Ainsi, sert-il à renforcer les idées et les attitudes du héros.

C'est en route pour le Cambodge, où il recherchera des statues et des bas-reliefs, longtemps oubliés le long de l'ancienne Voie Royale, que Claude Vannec, jeune archéologue, fait la connaissance de Perken. Autour de celui-ci rôde, dans le bateau qui les emmène en Orient, toute une légende d'aventure. Se sentant attiré par cet homme, et ayant découvert qu'il avait besoin d'argent, Claude l'invite à l'accompagner au Cambodge pour l'aider dans son projet, en lui offrant de partager les profits. Perken accepte: s'il a besoin d'argent c'est pour acheter des armes, en vue de défendre une tribu du Siam dont il est devenu le chef; et de toute manière, il veut se rendre dans cette région pour y chercher un ancien ami, Grabot.

Perken, comme Garine, a quitté l'Europe où il n'avait pas de vraie patrie. Allemand d'origine, mais Danois par une rétrocession de territoire imposée par le traité de Versailles, il est, donc, "heimatlos." Malraux ne lui donne pas d'autre nom que Perken et laisse l'essentiel de son passé dans le mystère. Il en est d'autant plus un homme privé d'appartenance à un ordre social.

De plus, Perken a découvert qu'il était séparé de tout autre être humain, qu'il vivait dans une solitude irrémédiable.

Cette idée se révèle dans la discussion à propos de l'érotisme sur laquelle le roman débute. "L'essentiel est de ne pas connaître la partenaire,"<sup>2</sup> explique Perken à Claude. Et Claude précise: "Qu'elle ne soit pas un être qui possède une vie particulière."<sup>3</sup> C'est que Perken ne peut pas supporter de voir que les femmes qu'il prend restent des êtres en propre, isolés et séparés de lui. Il s'intéresse aux cultes érotiques du Siam, où l'homme essaie de "s'imaginer elle sans cesser d'être lui-même."<sup>4</sup> Ainsi, pour Perken, l'érotisme devient-il un moyen par lequel il essaie de surmonter sa séparation, sa solitude.

En outre, comme nous l'apprenons plus tard, au sein de l'érotisme Perken trouve une menace qui est annonciatrice de la mort. Pour lui la vraie mort est la déchéance, et il a déjà eu l'expérience de se trouver impuissant. En parlant à Claude de son idée de la mort il dit: "Je l'ai comprise d'abord en voyant vieillir une femme... Ensuite, comme si cet avertissement ne suffisait pas, quand je me suis trouvé impuissant pour la première fois."<sup>5</sup> A cause de cette menace, Perken regarde les femmes comme des êtres à vaincre: "Tout corps qu'on n'a pas eu est ennemi."<sup>6</sup> En les vainquant il essaie de vaincre la menace de la mort.

<sup>2</sup> André Malraux, La Voie Royale, (Editions Lidis, 1961), p. 11

<sup>3</sup> Ibid., p. 11.

<sup>4</sup> Ibid., p. 55.

<sup>5</sup> Ibid., p. 91

<sup>6</sup> Ibid., p. 55

Le lien entre l'érotisme et la mort se révèle aussi quand Perken parle à Claude d'un moment où il a failli mourir. Il a éprouvé la même exaltation qu'il sent devant une femme nue. Et encore une fois l'image de l'érotisme s'associe à la mort quand Perken, à un moment où il croit qu'il va à la rencontre de la mort, sent que "la lutte contre la déchéance se déchaînait en lui ainsi qu'une fureur sexuelle..."<sup>7</sup>

Les deux idées les plus importantes du roman, la solitude et la mort, apparaissent ensemble au sein du thème de l'érotisme quand, vers la fin du roman, Perken, blessé à mort, a une dernière expérience érotique. En prenant une femme pour la dernière fois il trouve, avec désespoir, que "jamais, jamais, il ne connaîtrait les sensations de cette femme, jamais il ne trouverait dans cette frénésie qui le secouait autre chose que la pire des séparations."<sup>8</sup> Il se sent "ivre d'anéantir à force de violence, ce visage anonyme qui le chassait vers la mort."<sup>9</sup>

C'est la solitude de Perken et son obsession de la mort qui attirent Claude vers lui, car il reconnaît en lui une âme soeur. Perken est "de la famille de seuls hommes"<sup>10</sup> auxquels le grand-père de Claude se sentait lié: "Lointaine parenté: même hostilité à l'égard des valeurs établies,

---

<sup>7</sup>Ibid., p. 114

<sup>8</sup>Ibid., p. 136

<sup>9</sup>Ibid., p. 136

<sup>10</sup>Ibid., p. 16

"même goût des actions des hommes lié à la conscience de leur vanité; mêmes refus, surtout."<sup>11</sup> Ce grand-père, que Claude se rappelle en pensant à Perken, avait été séparé de sa femme. Il avait élevé Claude dont les parents avaient été semblablement séparés. Ce désaccord conjugal, nous le trouvons aussi dans le cas de Perken qui est, lui aussi, séparé de sa femme. Elle l'avait quitté quand elle s'était rendue compte qu'à cause de lui "sa vie avait pris une forme...que son destin était là et non ailleurs."<sup>12</sup> Perken qui ne peut pas supporter non plus un "destin limité, irréfutable, qui tombe sur vous comme un règlement sur un prisonnier,"<sup>13</sup> croit qu'il est absurde de vivre avec une autre créature humaine.

Le grand-père de Claude, au souvenir de ce dernier, avait un vrai dégoût du monde. Il avait accepté que la mère de Claude vînt vivre chez lui car "il avait si bien pris l'habitude de mépriser les actions des hommes, qu'il les enveloppait toutes dans une même indulgence haineuse."<sup>14</sup> En tout cas, "elle était, comme lui, séparée de la communauté des hommes qui demandent tant d'acceptations stupides ou sournoises."<sup>15</sup> Maintenant, chez Perken, Claude remarque cette même attitude: "sa façon de dire 'ils' en parlant des passagers--

---

<sup>11</sup>Ibid., p. 16

<sup>12</sup>Ibid., p. 52

<sup>13</sup>Ibid., p. 52

<sup>14</sup>Ibid., p. 18

<sup>15</sup>Ibid., p. 18

"et peut-être des hommes--comme s'il<sup>eût</sup> été séparé d'eux" et aussi "son indifférence à se définir socialement."<sup>16</sup>

Ainsi Claude est-il attiré vers Perken quand il trouve chez lui les mêmes sentiments de désaccord avec l'humanité qu'il avait connus parmi ses ancêtres, et qu'il a hérités. Qu'il ait, lui aussi, des sentiments d'aliénation à l'égard de la société se voit dans le fait qu'il ne peut pas accepter les "conditions d'une civilisation qui fait à l'esprit une part telle que ceux qui s'en nourrissent, gavés sans doute, sont doucement conduits à manger à prix réduits."<sup>17</sup> Quand Perken lui demande pourquoi il veut tenter de réaliser son projet si dangereux, Claude répond qu'il veut gagner de l'argent, mais il ajoute: "Etre pauvre empêche de choisir ses ennemis."<sup>18</sup> Comme Garine, il veut être libre de choisir son destin. Il ne peut pas donner son adhésion aux conventions que les autres respectent:

Aucune envie de vendre des autos, des valeurs ou des discours, comme ceux de ses camarades dont les cheveux collés signifiaient la distinction; ni de construire des ponts, comme ceux dont les cheveux mal coupés signifiaient la science.<sup>19</sup>

Ils travaillent "pour gagner en considération!"<sup>20</sup> Mais

---

<sup>16</sup>Ibid., p. 14

<sup>17</sup>Ibid., p. 34

<sup>18</sup>Ibid., p. 33

<sup>19</sup>Ibid., p. 34

<sup>20</sup>Ibid., p. 34



Claude hait la considération qu'ils recherchent. Il ne veut pas se soumettre à "l'ordre de l'homme,"<sup>21</sup> de l'homme qui croit en Dieu. Car, comme Garine encore, Claude est athée et ainsi un étranger dans une société chrétienne.

Toute cette présentation de Claude comme étranger renforce l'idée que Perken lui-même est étranger, car c'est à propos de Perken que le cas de Claude est explicité. Mais autre chose encore attire Claude vers Perken. Quand celui-ci demande à Claude ce qu'il attend de la vie, il répond qu'il ne s'agit pas devant elle d'opter pour quelque chose, mais de résister à quelque chose. À la question de Perken, "Mais à quoi?", Claude répond: "À la conscience de la mort."<sup>22</sup> Perken, dont les cheveux sont presque gris, reprend, "La vraie mort, c'est la déchéance...~~Vieillir~~, c'est tellement plus grave!--Accepter son destin, sa fonction, la niche à chien élevée sur sa vie unique...!"<sup>23</sup> Il laisse cette phrase inachevée, mais il est clair qu'il exprime un refus d'accepter son destin dont il est tellement conscient. Alors, Claude se rend compte que ce qui le lie à Perken, surtout, c'est une même obsession de la mort. Car bien qu'il soit jeune,-- il n'a que vingt-six ans--Claude est, lui aussi, obsédé par la mort. Et, comme Perken, il refuse de l'accepter. Pour lui,

---

<sup>21</sup>Ibid., p. 34

<sup>22</sup>Ibid., p. 33

<sup>23</sup>Ibid., p. 33

se soumettre à l'ordre social serait "la plus profonde des soumissions à la mort."<sup>24</sup> En refusant l'ordre social des hommes, il refuse, en réalité, la mort. "Accepter vivant la vanité de son existence, comme un cancer, vivre avec cette tiédeur de mort dans la main..."<sup>25</sup> lui est intolérable. La vanité de l'existence, qu'il refuse, vient de la mort. C'est à la mort, donc, comme il a dit à Perken, qu'il faut résister.

Comme nous venons de voir, quand Claude réfléchit sur la ressemblance qui existe entre lui et Perken, les deux thèmes de la séparation et de la mort, reparaissent ensemble. Nous les voyons encore réunis dans la métaphore du miroir, image que nous avons déjà remarquée dans Les Conquérants, et qui revient plusieurs fois dans ce roman. Pendant leur discussion sur la mort, Claude et Perken se regardent dans une glace. Comme Garine s'était regardé dans un miroir pour y lire sa mort prochaine, Perken se regarde en disant, "Vieillir, c'est tellement plus grave..."<sup>26</sup> Comme Garine, il voit dans la glace l'évidence de son destin inévitable, la mort. La métaphore du miroir revient plus tard quand Perken se rappelle que sa femme, devenue consciente de son propre destin limité, avait commencé à le regarder avec autant de haine que sa glace qui lui montrait le ravage d'une fièvre tropicale. Et encore

---

<sup>24</sup>Ibid., p. 34

<sup>25</sup>Ibid., p. 34

<sup>26</sup>Ibid., p. 33

quand Claude se souvient de sa mère qui regardait, "avec épouvante," dans son miroir, "l'affaissement des coins de sa bouche et le grossissement de son nez, massant ses paupières avec un geste d'aveugle."<sup>27</sup>

Le sens de la métaphore se révèle plus loin, pourtant, quand Claude, en se regardant dans le miroir avec Perken, voit sa propre image, un moment, "avec les yeux d'un autre."<sup>28</sup> Il se regarde dans le miroir et voit un inconnu. Séparé de la communauté des hommes, comme sa mère et son grand-père, Claude l'est aussi de lui-même. Voilà la pire des séparations, des solitudes: être étranger à soi-même. Ainsi, dans la métaphore du miroir, tout comme dans le thème d'érotisme, sont liés encore les deux aspects du destin de l'homme, la solitude et la mort, qui hantent Perken et Claude.

Et quelle est la réaction de ces deux hommes devant ce destin? Elle se révèle quand Claude remarque chez Perken un autre attribut qu'ils ont en commun: le goût de l'action, qui demande le courage. Il note le ton de la voix de Perken: "c'était la seule personne du bateau qui prononçât le mot énergie, avec simplicité."<sup>29</sup> Claude a entendu parler de sa passion pour la domination et il a remarqué "son masque de brute consulaire,"<sup>30</sup> son regard pesant--tout ce qui indique

---

<sup>27</sup>Ibid., p. 52

<sup>28</sup>Ibid., p. 32

<sup>29</sup>Ibid., p. 12

<sup>30</sup>Ibid., p. 10

son courage et sa force. En le comparant avec son grand-père, il avait remarqué chez Perken "le même goût des actions des hommes,"<sup>31</sup> qu'avait possédé son grand-père. Plus tard Perken lui dira que, s'il obtient des mitrailleuses, il attendra avec plaisir une bataille. Pour lui, comme pour Garine, compte l'action avant tout. "Etre roi est idiot," dit-il en parlant de son projet, "ce qui compte c'est de faire un royaume."<sup>32</sup> Perken veut s'immortaliser, "exister dans un grand nombre d'hommes, et peut-être pour longtemps...laisser une cicatrice sur cette carte."<sup>33</sup> Et pourtant, s'il ne réalise pas son projet, l'action lui aura servi à lui cacher le reste du monde, "et j'ai parfois singulièrement besoin qu'il me soit caché,"<sup>34</sup> dit-il.

Claude commence à s'identifier à cet homme fort et énergique. En voyant l'ombre de Perken disparaître du pont, il regarde sa propre ombre et remarque que "son menton avançant semblait presque aussi vigoureux que les mâchoires de Perken."<sup>35</sup> Ce n'est donc pas seulement par Perken, l'étranger, hanté par la mort, que Claude est attiré, mais par Perken, l'homme de courage et d'action.

Car Claude, lui-même, est un homme pour qui l'action courageuse est essentielle. Quand Perken lui demande ce que

---

<sup>31</sup>Ibid., p. 16

<sup>32</sup>Ibid., p. 53

<sup>33</sup>Ibid., p. 53

<sup>34</sup>Ibid., p. 55

<sup>35</sup>Ibid., p. 12

signifie pour lui arriver au Cambodge, il répond, "Agir au lieu de rêver."<sup>36</sup> Par l'action, il espère "arracher ses propres images au monde stagnant qui les possède."<sup>37</sup> Il croit que "l'ordre du monde ne se détruit pas au bénéfice du hasard, mais de la volonté d'en profiter."<sup>38</sup> Ainsi est-il attiré vers Perken, car "comme tous ceux qui s'opposent au monde, Claude cherchait d'instinct ses semblables, et les voulait grands."<sup>39</sup> Ensemble ils pourront faire appel à leur courage pour se mesurer contre les dangers mortels de la jungle du Cambodge. Leur réaction contre l'idée qu'ils ont de leur destin est de ne pas l'accepter, de le défier, d'aller à sa rencontre, par l'action dangereuse.

Ayant découvert, alors, qu'ils sont des semblables, et étant tombés d'accord sur leur projet, Perken et Claude se mettent en route à travers la jungle du Cambodge. Dans cette "terre morte entre les mortes,"<sup>40</sup> ils sentent "l'odeur de la vase qui se tend lentement au soleil, de l'écume fade qui sèche, des bêtes qui se désagrègent."<sup>41</sup> L'ambiance de la mort est tellement évidente que Claude sombre "comme dans une maladie dans cette fermentation où les formes se gonflaient,

---

<sup>36</sup>Ibid., p. 24

<sup>37</sup>Ibid., p. 34

<sup>38</sup>Ibid., p. 34

<sup>39</sup>Ibid., p. 23

<sup>40</sup>Ibid., p. 42

<sup>41</sup>Ibid., p. 42

"s'allongeaient, pourrissaient hors du monde dans lequel l'homme compte."<sup>42</sup> Et partout, des insectes: "les fourmis qui gravissaient en tremblotant les troncs poreux...cancrelats...mouches...bêtes sans nom dont la tête sortait de la carapace au ras des mousses...l'écoeuvante virulence d'une vie de microscope."<sup>43</sup>

Cette description des insectes, associée à l'idée de la mort, nous rappelle que, dans Les Conquérants, Malraux emploie l'image de l'insecte pour indiquer ce qui avilit l'homme. Le pire des avilissements, c'est la mort, car elle limite définitivement le destin de l'homme. Il est à propos, alors, que les insectes soient tellement en évidence ici, dans cet empire de la mort. Nous trouvons l'image de l'insecte encore pour décrire un autre danger qui menace Perken et Claude,--les aborigènes. Leurs huttes sortent "du sol mou en monstrueux insectes."<sup>44</sup> Les Moïs, une certaine tribu que les deux hommes rencontrent, combattent "comme les tarets dans les arbres géants,...avec des objets fins et meurtriers."<sup>45</sup> Perken et Claude remarquent "Leurs gestes précis de guêpes,... leurs armes de mantes."<sup>46</sup>

L'image de l'insecte revient à un moment où Perken

---

<sup>42</sup>Ibid., p. 59

<sup>43</sup>Ibid., p. 60

<sup>44</sup>Ibid., p. 59

<sup>45</sup>Ibid., p. 89

<sup>46</sup>Ibid., p. 107

discute avec Claude sur la mort et son refus de s'y soumettre: "Toutes ces saletés d'insectes vont vers notre photophore, soumis à la lumière. Ces termites vivent dans leur termitière, soumis à leur termitière. Je ne veux pas être soumis."<sup>47</sup>

Après six jours de voyage dans la jungle, Perken et Claude avec leur guide et leurs porteurs, arrivent enfin aux ruines d'un monument. Cependant, Claude, ayant avancé le long d'un mur couvert de mousse gluante, où il a risqué d'être piqué par des fourmis et de contracter la gangrène, "aussi maîtresse de la forêt que l'insecte,"<sup>48</sup> découvre qu'il n'y a pas de sculptures. Alors, la forêt, avec tous ses dangers, s'étant "refermée sur cet espoir abandonné,"<sup>49</sup> ils se remettent en route.

Le temple suivant révèle de belles sculptures. Mais la pierre où elles se trouvent est "chargée d'hostilité... opiniâtre, être vivant, passif et capable de refus."<sup>50</sup> Perken la regarde comme la chose qui le sépare de son projet, puisque c'est seulement en vendant ces sculptures qu'il pourra continuer à maintenir son royaume. Il cogne la pierre de toutes ses forces mais le marteau rebondit avec un bruit ridicule, humain et vain. Autour de lui et Claude la forêt prend la puissance d'une prison. Cependant, par un effort

---

<sup>47</sup>Ibid., p. 92

<sup>48</sup>Ibid., p. 61

<sup>49</sup>Ibid., p. 63

<sup>50</sup>Ibid., p. 70

prolongé, les deux hommes réussissent enfin à détacher les sculptures, et par ce succès, un accord soudain s'établit alors entre la forêt et eux.

En route maintenant pour la région des Moï's, où Perken espère trouver son camarade, Grabot, les deux hommes sont, pourtant, toujours en proie aux menaces de la jungle. Au fur et à mesure qu'ils avancent vers le village Moï, il semble qu'ils s'enfoncent de plus en plus profondément dans une prison. A un certain endroit, des lancettes de guerre, plantées d'une manière telle que les pointes au ras de la terre sont presque invisibles, imposent à Perken et Claude une "dépendance d'esclave,"<sup>51</sup> car ils ne savent pas à quel moment ils risquent de mettre le pied sur une de ces lancettes mortelles. A un autre endroit, ayant dépassé, sans incident, trois Moï's qui les regardaient, "fixés dans une immobilité inhumaine,"<sup>52</sup> ils doivent s'arrêter devant des lianes de rotin tendues à hauteur du cou. Leur guide les détache et puis les replace après que les hommes ont passé. Enfin, ils arrivent au village Moï, entouré de remparts; près du portail, encore des lianes de rotin, et un garde armé. Etant entrés dans le village, Perken et Claude se trouvent au coeur de leur prison: entre eux et la liberté se trouvent tous les obstacles qu'ils viennent de dépasser.

---

<sup>51</sup>Ibid., p. 88

<sup>52</sup>Ibid., p. 88



En chemin, Perken avait parlé à Claude de Grabot.

Celui-ci est un être semblable à Perken et à Claude:

C'est un homme réellement seul--et comme tous les hommes seuls, obligé de meubler sa solitude, ce qu'il fait avec le courage...réellement très brave... capable d'aller plus loin que le risque, il a le goût d'une sorte de grandeur haineuse...peu commune...<sup>53</sup>

Perken évoque des tortures éprouvées par Grabot, qui attestent son grand courage. Maintenant, dans ce village Moï, Perken espère trouver un Grabot chef de la tribu. Pourtant il découvre que, loin d'être chef, Grabot est un esclave, aveuglé, enfermé dans une case sans fenêtre, attaché à une meule autour de laquelle il marche comme un animal. A la question, "Quoi? Quoi?"<sup>54</sup>, répétée frénétiquement par Perken qui ne peut pas comprendre ce que Grabot marmotte, celui-ci répond, enfin, "Rien."<sup>55</sup> Claude, terrifié à ce spectacle d'un homme réduit à quelque chose d'inhumain, se rend compte que Grabot "disait sa vérité...c'était un mort."<sup>56</sup> Perken avait expliqué à Claude que la vraie mort, c'est la déchéance. Grabot en est un exemple horrible, celui d'un mort vivant.

Contre cette preuve vivante de la destructibilité du courage-seul attribut de l'homme qui puisse le rendre capable de supporter l'idée de son destin-Perken fait appel à tout son propre courage. Ayant délivré Grabot, qu'ils ont emmené

---

<sup>53</sup>Ibid., p. 82

<sup>54</sup>Ibid., p. 100

<sup>55</sup>Ibid., p. 100

<sup>56</sup>Ibid., pp. 100-101

à la case désignée pour eux quelques moments après leur arrivée, Perken et Claude guettent les mouvements des Moïs qui semblent préparer une attaque contre ces intrus qui ont libéré leur prisonnier. Dans la case il y a risque d'être brûlé vif, mais atteindre la forêt semble impossible à la vue des rangs de Moïs armés. Alors, Perken, soudain, comme dans une extase, sort de la case pour aller à la rencontre des Moïs. Il avait déjà raconté à Claude une aventure où il avait failli mourir. Il en avait éprouvé une exaltation. Et maintenant, en sortant de la case pour se diriger vers les Moïs, il éprouve "l'exaltation de jouer plus que sa mort."<sup>57</sup> Dans son défi de la mort, il veut dépasser les bornes du destin humain, transcender les limites imposées par la mort. Devant lui, les têtes des Moïs aux aguets éveillent en lui l'idée de "l'irréductible humiliation de l'homme traqué par sa destinée."<sup>58</sup> Et derrière lui, Grabot a recommencé à tourner dans la case--comme autour de la meule--et, pense Perken, "comme autour du cadavre de son courage."<sup>59</sup> Perken se rend compte qu'il pourrait lui-même finir ainsi, mais il est tellement exalté par l'idée de s'opposer à son destin, qu'il souhaite que toutes "les peines de l'enfer choisies pour l'orgueil [existent] pour qu'un homme pût cracher à la face de la torture,

---

<sup>57</sup>Ibid., p. 114

<sup>58</sup>Ibid., p. 114

<sup>59</sup>Ibid., p. 114

"en toute conscience et en toute volonté, même en hurlant."<sup>60</sup>  
 Ce serait "sa revanche contre l'univers, sa libération de  
 l'état humain."<sup>61</sup>

Mais en même temps qu'il veut se libérer de sa condition d'homme, Perken est passionné de la liberté qu'il perdra en mourant: "son regard rencontrant la cime des arbres où s'étendait longuement la dernière rougeur du soleil, ...la passion de cette liberté qui allait l'abandonner l'envahit jusqu'au délire."<sup>62</sup> Il y a ici un paradoxe qui nous rappelle la contradiction qui existe dans la situation de Garine. "Ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort," avait dit Perken à Claude antérieurement, "c'est pour vivre."<sup>63</sup> Et pourtant il sait que la mort est toujours là, "comme l'irréfutable preuve de l'absurdité de la vie."<sup>64</sup> Maintenant, au moment où il croit qu'il va mourir, ces deux idées de la liberté sont confondues: la liberté de la vie qu'il va abandonner, et la liberté qu'il gagnera en s'échappant de l'état de l'homme où il est prisonnier.

Cependant, le moment de la mort de Perken est remis. Tout en avançant vers les Mois, il tombe sur une lancette de guerre et se blesse au genou. Les Mois l'entourent, mais

---

<sup>60</sup>Ibid., p. 114

<sup>61</sup>Ibid., p. 144

<sup>62</sup>Ibid., p. 116

<sup>63</sup>Ibid., p. 93

<sup>64</sup>Ibid., p. 91

au lieu de le tuer, ou de le faire prisonnier, ils acceptent son offre de leur envoyer des jarres, objets très précieux aux yeux des Moïs, en échange de la libération de Grabot. Alors, Perken et Claude se remettent en route avec leurs statues.

Ayant retrouvé la vie, Perken retombe dans la vanité du monde. Lorsqu'il allait vers les Moïs, "il avait été de tel point arraché à lui-même qu'il ne se sentait plus en face que d'une vie de brouillard."<sup>65</sup> Maintenant, étant revenu à la vie de l'homme, il est envahi par une haine de l'homme, de la vie, et de "toutes ces forces qui maintenant le reconquerraient."<sup>66</sup> Son sentiment d'extase s'étant dissipé, il est encore une fois conscient de son destin inéluctable. Et d'autant plus qu'il est blessé à mort. Car, en arrivant dans un village siamois, Perken, après avoir consulté deux médecins, apprend que son genou est tellement infecté qu'il mourra en quinze jours.

Sa mort prochaine confirmée, Perken veut se rendre près de sa tribu avant de mourir. Les statues ne valent plus rien pour lui. Claude, qui pourrait facilement atteindre Bangkok, décide, par fraternité, d'abandonner ses sculptures précieuses pour accompagner son camarade.

---

<sup>65</sup>Ibid., p. 124

<sup>66</sup>Ibid., p. 124

En disant simplement, "J'irai avec toi,"<sup>67</sup> Claude entre, avec Perken, dans "l'empire des rares unions humaines."<sup>68</sup> Ainsi, le thème de fraternité, déjà présent dans Les Conquérants, se trouve encore ici. Quand Claude apprend que Perken va mourir, il le regarde avec "une complicité intense où se heurtaient la poignante fraternité du courage et la compassion..."<sup>69</sup> Cependant, la fraternité n'est pas plus ici que dans Les Conquérants un moyen de surmonter la vanité du monde. Au regard de Claude, la certitude de la mort est évidente pour Perken, qui, "bien qu'il s'attachât à lui plus qu'il n'était attaché à aucun être, sentait sa mort comme si elle lui fût venue de lui."<sup>70</sup> Comme tous les autres qui croient à la vie, Claude, lui aussi, est haïssable.

Ainsi, la fraternité n'aide pas Perken à se délivrer de sa condition d'homme. Plus que jamais, il est seul. Mais il y a quelque chose qui lui donne de la joie: "aucun homme n'était mort, jamais; ils avaient passé comme les nuages qui tout à l'heure se résorbaient dans le ciel, comme la forêt, comme les temples; lui seul allait mourir..."<sup>71</sup> Comme Garine, Perken regarde sa main et pense, "La mort, c'était elle."<sup>72</sup> Il la voit comme un objet, séparé de lui. Comme la main de

---

<sup>67</sup>Ibid., p. 134

<sup>68</sup>Ibid., p. 134

<sup>69</sup>Ibid., p. 133

<sup>70</sup>Ibid., p. 133

<sup>71</sup>Ibid., p. 156

<sup>72</sup>Ibid., p. 155

Lénine, décrite par Garine, celle de Perken ressemble à une araignée. L'image de l'insecte renforce le rapport de l'image de la main avec la mort. Pendant un moment, Garine a peur d'être enterré vivant. Alors, se rendant compte qu'il est sur le point de mourir, il dit, comme s'il croyait qu'il défiait la mort en faisant de sa propre mort un acte, "Il n'y a pas...de mort...Il y a seulement...moi...moi... qui vais mourir."<sup>73</sup>

Bien que Perken semble être convaincu qu'il a vaincu la mort, en faisant d'elle un acte positif, il n'en est pas moins vrai que la mort qui l'emporte à la fin est une forme de la déchéance dont il avait parlé à Claude. La vanité de la vie est attestée. Claude, devant son camarade mourant, se trouve "face à face avec la vanité d'être homme, malade de silence et de l'irréductible accusation du monde qu'est un mourant qu'on aime."<sup>74</sup> Il étreint Perken avec "une fraternité désespérée,"<sup>75</sup> mais celui-ci le regarde comme un étranger, "comme un être d'un autre monde."<sup>76</sup> Claude, comme le narrateur des Conquérants, se trouve seul, face à face avec la preuve décisive de la vanité de la vie humaine, celle de la mort inévitable.

---

<sup>73</sup>Ibid., p. 158

<sup>74</sup>Ibid., p. 158

<sup>75</sup>Ibid., p. 158

<sup>76</sup>Ibid., p. 158



Il y a, pourtant, dans le cas de Perken, un défi positif de sa condition d'homme, qui est un pas accompli dans l'effort du héros de Malraux pour faire face à son destin. Garine, à la fin des Conquérants, a essayé un moment de se convaincre qu'il pourrait toujours continuer à éviter son destin, en s'engageant encore dans le jeu de puissance. Alors, passivement, et comme s'il acceptait sa mort prochaine, il s'est préparé à quitter la scène. Perken, par contre, au lieu d'essayer de se tromper à l'égard de son destin, tâche d'en venir aux prises avec la mort. Quoique la mort triomphe, Perken meurt en exprimant son refus. Et avec ce refus, il y a la protestation vibrante de Claude que rien ne peut "justifier la fin d'une existence humaine."<sup>77</sup> Reste à savoir si les héros à venir de Malraux trouveront dans la vie humaine quelque chose de valable qui se maintienne assuré même devant la mort.

---

<sup>77</sup>Ibid., p. 158

## CHAPITRE IV

### KYO

Le roman suivant de Malraux, La Condition Humaine<sup>1</sup>, est une oeuvre qui a obtenu le prix Goncourt et assuré une réputation mondiale à son auteur. Ce roman continue le thème principal des deux précédents, l'homme devant son destin, conscient de sa "condition humaine", c'est-à-dire de sa solitude fondamentale et de sa mort inévitable.

Dans ce roman, Malraux présente plusieurs personnages importants, dont chacun est saisi dans sa réaction à la connaissance de sa condition d'homme. Parmi eux, c'est Kyo Gisors que nous choisirons pour voir l'approfondissement des idées déjà signalées dans Les Conquérants et La Voie Royale.

Kyo, jeune chef des révolutionnaires communistes de Shanghai en 1927, est, comme Garine, Perken, et Claude, un homme "séparé" à cause de son origine. Il est de nationalité mixte, né d'une mère japonaise et d'un père français. Malraux illustre ce fait par une image frappante. On voit Kyo dans la lumière d'une lampe qui oscille:

en passant au-dessus de sa tête, la lampe marqua fortement les coins tombants de sa bouche d'estampe japonaise; en s'éloignant elle déplaça les ombres et ce visage métis parut presque européen. Les oscillations de la lampe devinrent de plus en plus courtes: les deux visages de Kyo reparurent tour à tour, de moins en moins différents l'un de l'autre. 2

---

<sup>1</sup>Première édition parut en 1933 chez Gallimard.

<sup>2</sup>André Malraux, La Condition Humaine, (Paris: Editions Lidis, 1960), p. 17.



Le lien entre son origine mêlée et sa condition est indiqué clairement plus tard quand on dit de Kyo qu'il est "métis, hors-caste, dédaigné des blancs et plus encore des blanches..."<sup>3</sup>

De plus, il y a le fait que son père, Gisors, avec lequel vivent lui-même et sa femme, est "étranger" aussi. Il est français, mais il demeure en Chine. Comme Garine, Perken, et Claude, il est, donc, à l'époque du récit, séparé de son pays natal. Ancien professeur de sociologie à l'université de Pékin, il en a été chassé "à cause de son enseignement."<sup>4</sup> On ne donne pas les détails de cette affaire, mais on peut présumer qu'il professait une doctrine de révolution, puisqu'on nous dit qu'il avait formé le meilleur des cadres révolutionnaires de la Chine du nord. Cependant, il n'entrait pas dans l'action. Homme de contemplation plutôt, il est âprement conscient de sa condition. "Il est rare," dit-il, "qu'un homme puisse supporter sa condition."<sup>5</sup> Et, de fait, Gisors a trouvé un moyen d'échapper provisoirement à l'angoisse d'être homme: il est devenu opiomane.

Ainsi Kyo, d'origine mixte, comme Garine, et influencé par son père comme l'a été Claude par son grand-père, est-il "étranger" foncièrement. Même l'amour qui existe entre Kyo

---

<sup>3</sup>Ibid., p. 60

<sup>4</sup>Ibid., p. 39

<sup>5</sup>Ibid., p. 195

et son père ne les délivre pas de la solitude. Kyo demeure chez son père et il sollicite toujours son conseil. Qu'il soit influencé par les idées de son père se voit quand, de temps en temps, il rappelle les pensées de Gisors: "Mon père pense," dit-il à Tchen (jeune terroriste, avec qui il discute sur la mort), "que le fond de l'homme est l'angoisse, la conscience de sa propre fatalité..."<sup>6</sup> Mais Kyo et son père restent étrangers l'un à l'autre pour autant que leurs réactions à la connaissance de leur condition sont opposées. Tandis que Gisors se délivre de la vie par l'opium, Kyo, qui avait vécu au Japon, de sa huitième à sa dix-septième année, croit, par son éducation japonaise, que "les idées ne doivent pas être pensées, mais vécues."<sup>7</sup> De retour en Chine après son séjour au Japon, il a quitté son père pour choisir une vie d'action, parmi les manoeuvres et les coolies-pousse de Canton et de Tientsin, où il a organisé des syndicats. Il s'entretient toujours avec son père des idées qui le troublent, mais il ne lui rapporte pas les détails de son action avec les communistes--"non qu'il se méfiât de son père, mais il exigeait d'être seul responsable de sa vie."<sup>8</sup> De son côté, Gisors se rend compte qu'il connaît son fils moins que les révolutionnaires qu'il avait formés.

---

<sup>6</sup> Ibid., p. 131

<sup>7</sup> Ibid., p. 59

<sup>8</sup> Ibid., p. 39

"On ne possède d'un être que ce qu'on change en lui,"<sup>9</sup> dit-il, selon ce qu'en rapporte Kyo. Il connaît son fils en tant qu'il l'aime, mais au delà de ce sentiment, il est séparé de cet homme qui avait été formé autre part:

"Lorsque son amour ne pouvait jouer aucun rôle, lorsqu'il ne pouvait se référer à beaucoup de souvenirs, il savait bien qu'il cessait de connaître Kyo."<sup>10</sup> Conscient de cette séparation, il trouve que "la phrase qu'il avait si souvent répétée: 'Il n'y a pas de connaissance des êtres' s'accroche dans son esprit au visage de son fils."<sup>11</sup> Ainsi, Kyo et Gisors, malgré les bons rapports qui existent entre eux, bien qu'ils aient quelques idées en commun sur la vie humaine, sont, néanmoins, séparés l'un de l'autre.

Kyo est le premier personnage de Malraux que nous voyons en une famille, non seulement par son père mais aussi par sa femme, May. Celle-ci est Allemande, née à Shanghai. Kyo et May s'aiment beaucoup: "May était le seul être pour qui il ne fût pas Kyo Gisors, mais la plus étroite complicité."<sup>12</sup> Leur amour est, pour Kyo, la seule chose qui est "aussi forte que la mort."<sup>13</sup> "Si elle mourait," pense-t-il, "il ne servirait plus sa cause avec espoir, mais avec désespoir, comme un mort lui-même."<sup>14</sup> Cependant, même dans ce

---

<sup>9</sup>Ibid., p. 49

<sup>10</sup>Ibid., p. 55

<sup>11</sup>Ibid., p. 56

<sup>12</sup>Ibid., p. 50

<sup>13</sup>Ibid., p. 50

<sup>14</sup>Ibid., p. 45

mariage de Kyo et May, entre une imperfection qui rejette Kyo dans la solitude. May lui annonce un soir qu'elle vient de se donner à un autre homme. La brouille entre eux est de courte durée, mais Kyo est troublé "jusqu'à l'angoisse"<sup>15</sup> de se sentir tout à coup séparé de May. En pensant à elle, plus tard, il se dit, "Je ne la connais pas. Je ne la connais que dans la mesure où je l'aime, que dans le sens où je l'aime."<sup>16</sup> Ainsi son amour pour May, pas plus que l'amour qui existe entre lui et son père, n'exclut sa séparation.

En addition à cet ensemble de circonstances qui marquent la séparation de Kyo d'avec l'humain, survient une expérience qui lui démontre combien son aliénation est totale. Avec des camarades communistes, Kyo écoute de faux disques de cours de langues, qu'il avait préparés et qui contiennent des messages cachés. En entendant un de ces disques pour la première fois, Kyo, ne reconnaissant pas sa propre voix, demande pourquoi on a fait ce changement. On lui explique que le disque n'a pas été changé, mais qu'il arrive souvent que l'on ne reconnaisse pas sa propre voix. La question de Kyo a été accompagnée, significativement, du cri de douleur d'un enfant malade à l'étage supérieur. Ainsi, Malraux souligne-t-il l'angoisse que

---

<sup>15</sup>Ibid., p. 47

<sup>16</sup>Ibid., p. 49

cette expérience va causer à Kyo. L'incident passé, Kyo en reste hanté: "Il y songeait avec la même inquiétude complexe qu'il avait regardé, enfant, ses amygdales, que le chirurgien venait de couper."<sup>17</sup> Cette dernière image renforce la métaphore du disque, pour préciser l'idée, que Kyo est en train de découvrir, qu'il est séparé de lui-même, qu'il se regarde et s'entend comme un inconnu.

La métaphore est explicitée quand Kyo raconte l'incident à son père. Gisors rapporte, tout de suite, un incident semblable: il s'était trouvé une fois à l'improviste devant une glace et il ne s'était pas reconnu. La métaphore du disque est ainsi liée à celle du miroir, qui nous est déjà familière. Elle indique que l'homme est destinée à être séparé de tout autre être humain, et aussi de lui-même. Gisors explique à Kyo qu'on entend la voix d'autrui avec les oreilles, mais sa propre voix avec la gorge. Et plus tard, obsédé lui-même par l'expérience de Kyo, Gisors y réfléchit:

De même que Kyo n'avait pas reconnu sa propre voix parce qu'il l'avait entendue avec la gorge, de même la conscience que lui, Gisors, prenait de lui-même, était sans doute irréductible à celle qu'il pouvait prendre d'un autre être, parce qu'elle n'était pas acquise par les mêmes moyens. Elle ne devait rien aux sens. <sup>18</sup>

On ne peut pas même se connaître soi-même--séparation

---

<sup>17</sup>Ibid., p. 30

<sup>18</sup>Ibid., p. 62

absolue, solitude totale, voilà la "condition humaine" dont Kyo devient conscient, avec angoisse, par suite de son expérience du disque.<sup>19</sup>

Avec sa conscience de la solitude définitive à laquelle il est destiné, Kyo est averti aussi de la mort qui l'attend. Il en éprouve une angoisse comme il l'a fait en pensant au disque. Il se sent pénétré d' "une grande angoisse... de n'être qu'un homme, que lui-même,"<sup>20</sup> et il se souvient "des musulmans chinois qu'il avait vus, par des nuits pareilles, prosternés dans les steppes de lavande brûlée, hurler ces chants qui déchirent depuis des millénaires l'homme qui souffre et qui sait qu'il mourra."<sup>21</sup> Il est possible, pense Kyo, en regardant des éphémères autour d'une lampe, que l'homme soit "un éphémère qui secrète sa propre lumière, celle à laquelle il va se détruire."<sup>22</sup> Kyo, lui-même, se voit comme un éphémère attiré par son destin, car il essaiera de maintenir la lutte des communistes à tout prix, même à celui de la mort.

---

<sup>19</sup> Que la métaphore du disque soit l'image-clé du roman est confirmé par Malraux dix-huit ans après la parution de ce roman, quand, dans La Monnaie de l'Absolu, (Paris: Albert Skira, 1950), pp. 146-147 il dit: "J'ai conté jadis l'aventure d'un homme qui ne reconnaît pas sa voix qu'on vient d'enregistrer, parce qu'il l'entend pour la première fois à travers ses oreilles et non plus à travers sa gorge; et parce que notre gorge seule nous transmet cette voix intérieure, j'ai appelé ce livre La Condition Humaine."

<sup>20</sup> Ibid., p. 129

<sup>21</sup> Ibid., p. 129

<sup>22</sup> Ibid., p. 137

Cette idée vient à Kyo quand il parle à Tchen, jeune terroriste, fasciné par la mort, et qui s'est donné la mission de tuer Chang-Kai-Shek. Tchen a déjà assumé l'expérience de tuer un homme, et il en est obsédé. Selon Gisors, il veut donner à la mort "le sens que d'autres donnent à la vie."<sup>23</sup> Quand Kyo lui parle de son obsession, il sent "tressaillir en lui-même l'angoisse primordiale."<sup>24</sup> Il a l'impression que les choses même sont entraînées par le destin de Tchen. De lui émane "l'informe matière dont se fait la fatalité."<sup>25</sup> Kyo pense que la volonté de Tchen joue un très petit rôle; c'est la destinée qui l'attire, comme elle attire, peut-être, tout homme.

Bien que la volonté de Kyo joue un rôle important dans sa vie, comme nous le verrons tout à l'heure, il est, d'une certaine manière, une victime du destin. Le baron de Clappique, aristocrate dévoyé, qui essaie d'échapper à sa condition d'homme par la mythomanie, perd au jeu la vie de Kyo. Son rôle auprès des communistes, dans une saisie d'armes destinées au gouvernement, étant découvert, Clappique décide de s'enfuir. D'abord, il doit rencontrer Kyo au Black Cat pour recevoir de lui de l'argent, et pour l'avertir que les troupes du Kuomintang vont cerner les comités communistes.

---

<sup>23</sup>Ibid., p. 55

<sup>24</sup>Ibid., p. 131

<sup>25</sup>Ibid., p. 131

En route il entre dans une maison de jeu, où, fasciné par le jeu, il laisse passer l'heure du rendez-vous. La boule qu'il regarde, fasciné, lui est un destin, son propre destin et celui de Kyo. S'il ne va pas à la rencontre de Kyo, il perdra toute chance de retrouver de l'argent, et il livrera Kyo. La conscience de ce fait ajoute à la fascination du mythomane:

Aucun enjeu, jamais, ne vaudrait celui-là; Kyo n'était peut-être pas encore parti: dans dix minutes, il ne pourrait sûrement plus le rattraper; mais, maintenant, il jouait ses derniers sous, sa vie, et celle d'un autre. Il savait qu'il livrait Kyo; c'était Kyo qui était enchaîné à cette boule, à cette table, et c'était lui, Clappique, qui était cette boule maîtresse de tous et de lui-même...." 26

Kyo, ayant attendu Clappique en vain, part pour aller à une réunion du Comité militaire. En route, il est saisi par des policiers du Kuomintang qui l'emprisonnent. Plus tard, conduit de la prison à un préau où d'autres prisonniers attendent qu'on les achève, Kyo évite la torture en prenant du cyanure.

Pourtant, bien que Kyo associe son destin à la fatalité qui attire Tchen et malgré la scène où Clappique regarde la boule comme son destin et celui de Kyo, il n'en est pas moins vrai que la volonté de Kyo joue un rôle significatif. Car, si Kyo est conscient de sa "condition humaine," il réussit, pourtant, différent de Tchen, Clappique, et Gisors,

---

<sup>26</sup> Ibid., pp. 209-210



et différent aussi de Garine et Perken, à donner un sens à sa vie. Par réaction contre son état d'être hors-caste, il a recherché ses semblables et les a trouvés parmi les pauvres, les opprimés. En organisant des syndicats il espère rendre à ces hommes un peu de dignité. "Il n'y a pas de dignité possible," croit-il, "pas de vie réelle pour un homme qui travaille douze heures par jour sans savoir pourquoi il travaille."<sup>27</sup> En rendant aux pauvres leur dignité, Kyo donne un sens à sa propre vie: "Sa vie avait un sens et il le connaissait: donner à chacun de ces hommes que la famine, en ce moment même, faisait mourir comme une peste lente, la possession de sa propre dignité."<sup>28</sup>

Kyo est chargé de la coordination des forces insurrectionnelles à Shanghai, dans la révolte que préparent les communistes contre les généraux-seigneurs qui contrôlent le nord de la Chine. Ayant réussi à saisir des armes destinées au gouvernement, les communistes attendent l'arrivée des troupes de Chang-Kai-Shek, à qui ils prêteront aide pour chasser les chefs nordistes de la région de Shanghai. Cependant, une fois au pouvoir, Chang-Kai-Shek exige des insurgés qu'ils remettent leurs armes à ses troupes. Ils refusent, et se préparent à se réorganiser contre Chang-Kai-Shek. C'est alors que Kyo est capturé. Dans la prison,

---

<sup>27</sup>Ibid., p. 60

<sup>28</sup>Ibid., p. 60

sa conviction que "les idées ne [doivent] pas être pensées, mais vécues"<sup>29</sup> est durement mise à l'épreuve. Il y rencontre la solitude et l'humiliation totales des hommes avilis. En entrant, il sent l'odeur d'un abattoir. L'image de l'insecte revient pour décrire l'avilissement des prisonniers: "Ces êtres obscurs qui grouillaient derrière les barreaux, inquiétants comme les crustacés et les insectes colossaux des rêves de son enfance, n'étaient pas davantage des hommes."<sup>30</sup> Devant les cages de bois se trouve le gardien, un grand fouet à la main. Quand il frappe un prisonnier qui est fou, Kyo, plein d'horreur devant cette ignominie, appelle le gardien avec l'intention de lui persuader, en le payant, de ne plus frapper le fou. Avant que Kyo puisse retirer les mains des barreaux de son cachot, le gardien abat violemment le fouet. Comme pour revendiquer sa dignité, Kyo, au lieu d'énoncer sa requête, relève d'un grand effort, les mains vers les barreaux. Cette fois, quand le fouet descend, Kyo, d'un réflexe ingouvernable, retire les mains. Mais, tout de suite, il les relève et le gardien voit à son regard que, cette fois, il ne les retirera pas. Le gardien lui crache à la figure, et lève lentement le fouet. Kyo a le temps, pourtant, de faire sa requête. Le gardien l'accepte. Ainsi, Kyo, face à l'abjection, et

---

<sup>29</sup>Ibid., p. 59

<sup>30</sup>Ibid., p. 241

pour empêcher l'avilissement d'un être humain, met-il en pratique les idées sur lesquelles il fonde sa vie.

Peu de temps après cet incident, on emmène Kyo chez König, chef de la Police de Chang-Kaï-Shek. König lui offre la liberté s'il entre à son service. Kyo refuse. König a entendu dire que Kyo est communiste "par dignité."<sup>31</sup> Il le questionne là-dessus. Kyo répond qu'il est communiste parce que le communisme rendra la dignité aux hommes pour qui il combat. La dignité, pour Kyo, c'est "le contraire de l'humiliation."<sup>32</sup> Qui s'oppose au communisme refuse aux pauvres la dignité, car le communisme donnera un sens à leur vie. Pour combattre l'humiliation de l'homme, pour lui rendre sa dignité, Kyo est prêt à se sacrifier. Ainsi, donnera-t-il signification à sa vie. Il se refuse donc à servir König, et on le conduit au préau où d'autres victimes attendent leur sort.

La scène qui suit, celle du préau, où se trouvent Kyo, un camarade, Katow, et une foule de prisonniers blessés, est peut-être la plus mémorable de toutes les scènes de souffrance et de grandeur humaine, dans l'oeuvre de Malraux. Nous y trouvons encore l'idée de la fraternité, déjà rencontrée dans les deux romans précédents. Kyo se couche près de Katow.

---

<sup>31</sup>Ibid., p. 245

<sup>32</sup>Ibid., p. 246

Il avait découvert dans la prison, qu' "être contraint à se réfugier tout entier en soi-même est épuisant,"<sup>33</sup> mais il est relié maintenant à un autre humain par une "amitié absolue."<sup>34</sup> Avec Katow, il se trouve "parmi tous ces frères dans l'ordre mendiant de la révolution," tous ces hommes dont chacun "avait rageusement saisi au passage la seule grandeur qui pût être la sienne."<sup>35</sup> Il songe que

partout où les hommes travaillent dans la peine, dans l'absurdité, dans l'humiliation, on pensait à des condamnés semblables à ceux-là comme les croyants prient....Entre tout ce que cette dernière nuit couvrait de la terre, ce lieu de râles était sans doute le plus lourd d'amour viril.<sup>36</sup>

Pour Kyo, la fraternité tient même devant la mort. En pensant à sa mort prochaine, Kyo croit qu'

il aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir; il mourait parmi ceux avec qui il aurait voulu vivre; il mourait, comme chacun de ces hommes couchés, pour avoir donné un sens à sa vie.<sup>37</sup>

Dehors, le sifflement d'une locomotive annonce de temps en temps qu'encore un prisonnier vient d'être brûlé vivant dans la chaudière. Mais Kyo a du cyanure. En pensant qu'

---

<sup>33</sup>Ibid., p. 245

<sup>34</sup>Ibid., p. 259

<sup>35</sup>Ibid., p. 259

<sup>36</sup>Ibid., p. 261

<sup>37</sup>Ibid., p. 261

"il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul,"<sup>38</sup>  
 et que "le coeur viril des hommes est un refuge à morts  
 qui vaut bien l'esprit,"<sup>39</sup> il se tue en prenant le poison.

Perken, en mourant, avait cru sa mort un acte, mais  
 cette assertion était peu convaincante. La mort avait triomphé  
 de lui. La mort de Kyo, elle est un acte de sa volonté,  
 et aussi un acte en accord avec sa vie: "Il avait tou-  
 jours pensé qu'il est beau de mourir de sa mort, d'une mort  
 qui ressemble à sa vie. Et mourir est passivité, mais se  
 tuer est acte."<sup>40</sup> Il croit avoir donné un sens à sa vie en ser-  
 vant ses semblables. La mort, au lieu de marquer la vanité  
 de la vie, comme il en est pour Garine et Perken, est elle-  
 même une partie de sa vie d'action, consacrée aux siens:  
 "un acte exalté, la suprême expression d'une vie à quoi  
 cette mort ressemblait tant."<sup>41</sup>

Pour renforcer l'idée que la fraternité donne un sens  
 à la vie, Malraux prolonge la scène dans le préau par la  
 mort émouvante de Katow. Celui-ci se sent seul après la  
 mort de son camarade, seul, malgré la rumeur de tous les  
 blessés autour de lui. Cependant, à côté de lui sont couchés  
 deux jeunes terroristes qui pleurent silencieusement,

---

<sup>38</sup>Ibid., p. 262

<sup>39</sup>Ibid., p. 262

<sup>40</sup>Ibid., p. 261

<sup>41</sup>Ibid., p. 262

épouvantés à l'idée de la mort horrible qui les attend. Soudain, Katow se dit qu'un homme peut être plus fort que la solitude et même que le sifflet atroce de la locomotive. La fraternité suprême, l'abnégation absolue, sera pour lui le moyen de nier la solitude. Il offre son cyanure aux jeunes gens à côté de lui. Dans l'obscurité, un des terroristes dont la main est blessée laisse tomber le poison. Tous les trois le cherchent et leurs mains se touchent. Un des terroristes serre la main de Katow, s'expliquant, "Même si nous ne trouvons rien."<sup>42</sup> Alors,

Katow, lui aussi, serre la main, à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans vraie voix, ...qui lui était donnée dans cette obscurité contre le plus grand don qu'il eût jamais fait, et qui était peut-être fait en vain. <sup>43</sup>

Mais son sacrifice n'est pas fait en vain. On retrouve le cyanure et les deux jeunes gens meurent en échappant à la torture horrible qui attend Katow. A la question de l'officier qui les découvre, Katow explique ce qu'il a fait. "Et vous?" demand l'officier. "Il n'y en avait que pour deux," répond Katow "avec une joie profonde."<sup>44</sup> Les autres prisonniers le suivent de leurs yeux pendant qu'on l'emmène: "Toute l'obscurité de la salle était vivante, et le suivait du regard, pas à pas...toutes les têtes, battant de haut en bas, suivaient le rythme de sa marche, avec amour..."<sup>45</sup>

---

<sup>42</sup>Ibid., p. 264

<sup>43</sup>Ibid., pp. 264-265

<sup>44</sup>Ibid., pp. 265-266

<sup>45</sup>Ibid., p. 266

La mort sacrificielle de Katow, étant liée à celle de Kyo, rend évident que la fraternité offre maintenant, pour le héros de Malraux, une réponse à sa condition. On y trouve un moyen de combattre la solitude. On y trouve aussi la grandeur de l'homme qui donne à la vie un sens, malgré la mort. La mort elle-même peut être un acte attestant la noblesse de l'homme.

A la différence des deux romans précédents, il y a dans La Condition Humaine un chapitre qui suit la mort du héros, comme une sorte de postface. Nous y avons l'occasion d'apprécier davantage Kyo face à sa condition d'homme. Les forces de Chang-Kai-Shek ayant triomphé des communistes, tous ceux d'entre eux qui ont pu fuir Shanghai vont à Moscou. Gisors, cependant, va à Kobé, au Japon, et May l'y suit pour essayer de lui persuader de l'accompagner à Moscou, où, avec les autres, elle va reprendre la lutte. Elle ne croit pas que Kyo soit mort en vain:

La Révolution venait de passer par une terrible maladie, mais elle n'était pas morte. Et c'étaient Kyo et les siens, vivants ou non, vaincus ou non, qui l'avaient mise au monde. 46

Mais Gisors ne se préoccupe plus de la révolution; seul Kyo l'avait rattaché aux hommes. Pour Kyo le marxisme avait été une volonté, mais pour Gisors une fatalité. Il s'était

---

<sup>46</sup>Ibid., p. 286

accordé à lui parce que son "angoisse de la mort s'accordait à la fatalité."<sup>47</sup> Gisors, à la différence de Kyo, n'avait jamais trouvé un sens à la vie. Il lui a donc fallu trouver un moyen d'atténuer son angoisse, ce qu'il a fait par l'opium. Il a découvert qu'il ne faut pas "penser la vie avec l'esprit mais avec l'opium."<sup>48</sup> Il explique sa position à May, qui pense, en l'écoutant: "Pendant que vous vous délivrez de votre vie...d'autres Katow brûlent dans les chaudières, d'autres Kyo..."<sup>49</sup> Pour elle, malgré la défaite, "l'action de Kyo demeurait incrustée comme les inscriptions des empires primitifs dans les gorges des fleuves."<sup>50</sup>

Jusqu'à la fin même du roman, les idées de la fatalité inéluctable dans la vie humaine, et de la valeur d'une vie d'action, qui démontre la grandeur de l'homme, s'opposent l'une à l'autre. Gisors exprime la première idée ainsi:

Vous connaissez la phrase 'Il faut neuf mois pour faire un homme, et un seul jour pour le tuer.' Nous l'avons su autant qu'on peut savoir l'un et l'autre...May, écoutez: il ne faut pas neuf mois, il faut soixante ans pour faire un homme, soixante ans de sacrifices, de volonté, de... de tant de choses! Et quand cet homme est fait, quand il n'y a plus en lui rien de l'enfance, ni de l'adolescence, quand, vraiment, il est un homme, il n'est plus bon qu'à mourir. 51

---

<sup>47</sup>Ibid., p. 288

<sup>48</sup>Ibid., p. 290

<sup>49</sup>Ibid., p. 289

<sup>50</sup>Ibid., p. 291

<sup>51</sup>Ibid., pp. 291-292



En opposition à cette expression émouvante de la tragédie de l'homme, reste le fait que May va se rendre à Moscou pour continuer la lutte à laquelle Kyo avait donné sa vie. Il y a aussi le souvenir durable de la grande scène de la mort de Kyo et de Katow, scène exemplaire. L'attitude de Gisors nous rappelle la "condition humaine" mais celle de May, qui croit à ce qu'a fait Kyo, affirme qu'il y a un moyen de la surmonter.

En comparant Kyo avec Garine et Perken, on voit clairement un développement chez le héros de Malraux. Garine a fait un travail semblable à celui de Kyo, mais il n'y a pas trouvé de sens. Perken a essayé de se convaincre que sa mort a été un acte, mais, en réalité, il est mort, lentement empoisonné. Kyo, lui, donne un sens à sa vie en se vouant à une cause humaine. Puis, en se suicidant il fait de sa mort "un acte exalté", en harmonie avec sa vie. Sa mort, avec le sublime renoncement de Katow, devient un sacrifice fraternel. Par cette fraternité, le nouveau héros de Malraux surmonte sa solitude et découvre qu'il peut donner un sens à la vie, devrait-il même mourir.

## CHAPITRE V

### KASSNER

Le Temps du Mépris,<sup>1</sup> roman très court et contenant un seul personnage d'importance, représente néanmoins un progrès considérable dans l'évolution des héros de Malraux. Malgré l'image toujours présente de la souffrance humaine, ce roman est au fond un hymne à la fraternité virile, qui révèle la grandeur de l'homme. Conscient de cette grandeur, le nouveau héros de Malraux pense avec espoir à l'éternité de la vie humaine dont il n'est qu'une partie. Dans ce chapitre nous verrons comment le héros, Kassner, prisonnier communiste des Nazis, conserve son espoir, sa croyance en la grandeur de l'homme, et son harmonie avec la vie, malgré la cruauté dont il est victime et l'humiliation qu'il éprouve.

Organisateur communiste en Allemagne, pendant les premières années du régime hitlérien, Kassner est emprisonné par les Nazis, qui ne sont pourtant pas certains de son identité. Ainsi commence le récit, et encore une fois, pour exprimer l'avilissement de l'homme, Malraux recourt à des images d'insectes. Dans son cachot Kassner s'était bouché les oreilles pour échapper au cri aigu d'un prisonnier que l'on torturait. Alors, après un silence dans "la

---

<sup>1</sup>Première édition parut en 1935 chez Gallimard.

"fourmilière,"<sup>2</sup> quatre S. A.,<sup>3</sup> "surmontés de leurs ombres trapues qui sautaient au plafond comme des araignées énormes,"<sup>4</sup> entrent dans sa cellule. Ils le battent jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. Revenant à lui, Kassner remarque au fond de sa cellule un trou d'aération. Ce trou lui semble faire "vivre d'une vie de carapace cette pierre épaisse, étouffante et criblée d'alvéoles, où marchaient ceux des prisonniers qui pouvaient encore marcher."<sup>5</sup>

Cependant, ces images d'insectes ne se rencontrent que rarement dans ce roman car c'est "la volonté opiniâtre"<sup>6</sup> de l'homme qui triomphe cette fois. Malraux emploie maintenant une nouvelle image--celle de l'enfance--qui indique la perpétuité de la vie, et ainsi engage une attitude d'espoir dans son oeuvre. Quand Kassner, revenu à lui, entend se refermer la porte de sa cellule, ses bourreaux étant partis, il éprouve une sensation de réconfort. Il est protégé maintenant "contre l'abjection et l'absurdité du dehors."<sup>7</sup> Mais

en même temps la solitude, l'exiguité, et la fin de l'évanouissement le ramenaient à cette intimité trouble qu'il avait connue dans l'enfance, lorsqu'il jouait au sauvage sous les tables. <sup>8</sup>

---

<sup>2</sup> André Malraux, Le Temps du Mépris, (Paris: Editions Lidis, 1961), p. 18

<sup>3</sup> abréviation de Sturm Abteilung, section d'assaut

<sup>4</sup> Ibid., pp. 19-20

<sup>5</sup> Ibid., p. 20

<sup>6</sup> Ibid., p. 21

<sup>7</sup> Ibid., p. 20

<sup>8</sup> Ibid., p. 20

Les mots "absurdité" et "solitude",--employés rarement dans ce roman--rappellent passagèrement d'anciens thèmes de Malraux. Mais l'image d'enfance, multipliée dans le roman, signale un nouveau sentiment à l'égard de la vie. Ici l'image est rattachée à l'idée de la solitude et semble d'abord indiquer la perpétuité en l'homme de cet état. Pourtant, quand on considère dans le roman les autres images d'enfance, on voit qu'elle traduit plutôt l'idée qu'il reste toujours en l'homme quelque chose de son passé. Le passé fait partie du présent. Kassner, l'homme, retient quelque chose de Kassner l'enfant,--ici quelque solitude.

Un deuxième cas d'emploi de cette image s'introduit plus tard dans le roman, quand Kassner, libéré de prison, rentre en avion en Tchécoslovaquie où demeurent sa femme et son enfant. Seul, avec le pilote, qui risque sa vie avec lui dans un ouragan, Kassner, au moment où l'écrasement de l'avion semble imminent, regarde le visage de son camarade. Il y voit un "masque d'enfant,"<sup>9</sup> et "ce n'était pas la première fois," pense-t-il, "que devant lui la résolution dans le danger plaquait sur un visage d'homme son masque d'enfant....Seule l'approche de la mort donne le droit de connaître de l'homme le masque enfantin qu'il venait de contempler."<sup>10</sup> Au moment de la mort quand le pilote reprend toutes ses forces, une partie essentielle de lui se révèle:

---

<sup>9</sup>Ibid., p. 58

<sup>10</sup>Ibid., p. 58

l'enfant d'hier est toujours en l'homme d'aujourd'hui.

L'image souligne la constance de l'humain.

La signification de cette métaphore comprend aussi l'idée de la perpétuation de l'homme, de génération en génération. Kassner lui-même a un enfant qui paraît vers la fin du roman. Pour Anna, femme de Kassner, et qui souffre beaucoup de l'absence de son mari, la présence de son enfant lui fait sentir qu'il y a, après tout, quelque chose "au-delà du chagrin."<sup>11</sup> Quant à Kassner, il aime "l'espoir qu'il mettait dans cette vie,"<sup>12</sup> c'est-à-dire, dans celle de son enfant. L'idée de l'éternité de la vie humaine l'emporte maintenant sur celle du destin individuel.

Malraux opère cette transition en liant l'idée de fatalité avec celle d'éternité et en faisant ressortir la dernière. Kassner, seul dans son cachot pendant des journées, a peur de devenir fou et cherche les moyens de l'éviter. Soudain, en entendant chanter un garde qui passe, il redécouvre que la musique existe, que sa mémoire en est pleine. Alors, des mélodies lui viennent, repoussant la folie et lui donnant une vision de l'éternité:

Au-delà du cachot, au-delà du temps, existait un monde victorieux de la douleur même, un crépuscule balayé d'émotions primitives où tout ce qui avait été sa vie glissait sous l'invincible mouvement des mondes dans un recueillement d'éternité. <sup>13</sup>

---

<sup>11</sup>Ibid., p. 73

<sup>12</sup>Ibid., p. 70

<sup>13</sup>Ibid., p. 25

L'idée de l'éternité se lie alors à celle de la fatalité, quand Kassner, toujours sous l'influence de la musique, commence à confondre "son corps épars avec l'intarissable fatalité des astres, fasciné par l'armée de la nuit en dérive vers l'éternité à travers le silence."<sup>14</sup> Différent en cela des personnages précédents de Malraux, Kassner n'éprouve pas d'angoisse en contemplant l'éternité d'un monde dans lequel il doit mourir. Il n'est pas séparé de ce monde; il est en accord avec lui, tout comme les chame-liers tartares du Gobi, dont la psalmodie lui revient: "et si cette nuit est une nuit du destin--Bénédiction sur elle jusqu'à l'apparition de l'aurore."<sup>15</sup>

Le passage à ce nouveau sentiment apparaît encore dans une image qui indiquait jadis, dans l'oeuvre de Malraux, la séparation et la fatalité--l'image de la main. Dans son cachot, Kassner réfléchit sur le suicide. S'il se taillait l'ongle du petit doigt, pense-t-il, il pourrait s'ouvrir une veine. Il regarde sa "main étrangère...cette chair... qui était la sienne et où devait lentement pousser l'ongle qui lui permettrait de se tuer."<sup>16</sup> Sa main alors "devenait fatalité."<sup>17</sup>

Mais plus tard cette image perd son sens de fatalité.

---

<sup>14</sup>Ibid., p. 25

<sup>15</sup>Ibid., p. 25

<sup>16</sup>Ibid., p. 35

<sup>17</sup>Ibid., p. 35

Kassner, de retour chez lui, caresse son enfant avec cette même main et il regarde ses doigts en pensant: "Sans doute l'ongle avait-il à peine poussé."<sup>18</sup> L'idée de la fatalité a été repoussée par le nouveau thème de la perpétuation, symbolisé par l'enfant.

L'image de la main revient autre part pour opérer encore une fois le passage de l'idée de la fatalité à celle de l'éternité. Dans l'avion qui l'emporte en Tchécoslovaquie, Kassner appuie la main sur la monture de la vitre pour l'empêcher de sauter pendant l'ouragan. Alors, ayant traversé l'orage, il retire la main et y remarque sa ligne de vie et sa ligne de chance qu'il avait un jour faite avec un rasoir: "Ainsi," pense-t-il, "avaient été faites toutes celles qui marquaient son propre destin, non d'un coup de rasoir mais de volontés patientes et tenaces; qu'était la liberté de l'homme, sinon la conscience et l'organisation de ses fatalités?"<sup>19</sup> Puis Kassner remarque que les routes, les rivières, et les canaux sur la terre ressemblent au réseau des rides d'une main. Il se rappelle la paume de sa mère morte, "avec ses lignes fines et profondes, indéfiniment entrecroisées comme toutes les fatalités d'un destin."<sup>20</sup> Cette main, à laquelle il

---

<sup>18</sup> Ibid., p. 70

<sup>19</sup> Ibid., p. 60

<sup>20</sup> Ibid., p. 60

songe, se confond alors avec toutes les lignes de la terre qui prennent aussi "la figure d'un destin."<sup>21</sup>

Mais ces pensées du destin ne causent pas d'angoisse en Kassner car il sent "le calme de la vie [qui] montait de la terre," qui semblait être baignée d' "un apaisement immense."<sup>22</sup> Et significativement, c'est au moment de son retour à la liberté que Kassner entretient ces pensées de destin et de fatalité. Car son destin est, comme nous verrons plus tard, d'être une partie de l'éternité du monde.

Pourtant, pour voir d'où vient la constance de l'espoir et le sentiment d'harmonie avec le monde, sensibles dans les métaphores déjà discutées, il faut examiner le thème principal du roman, celui de la fraternité. Dans Les Conquérants et La Voie Royale, la fraternité était une valeur humaine à laquelle se cramponnaient les personnages principaux dans un effort désespéré pour se défendre contre une séparation et une solitude complètes, couronnées par la mort inévitable. Dans La Condition Humaine, le sentiment de séparation est atténué, même au moment de la mort, par la conviction que, par la vertu de la fraternité, on peut donner un sens à la vie. Maintenant, dans Le Temps du Mépris, la fraternité l'emporte sur tout.

---

<sup>21</sup>Ibid., p. 60

<sup>22</sup>Ibid., p. 60



Kassner, tout d'abord, est membre du parti communiste, une sorte de confraternité consacrée à la lutte contre ce qui avilit l'homme, en l'occurrence la tyrannie nazie. Capturé et mis en prison, il cherche, toujours dans la fraternité, à se protéger et à protéger ses camarades contre le désespoir. Dans son cachot il lit au mur des inscriptions d'anciens prisonniers et pour ceux qui pourront le suivre il y ajoute un message de fraternité: "Nous sommes avec toi."<sup>23</sup>

Plus tard, en évoquant la musique, pour repousser la folie, il entend un appel répercuté où "la musique prend entre ses mains la tête de l'homme pour la lever avec lenteur vers la fraternité virile."<sup>24</sup> Cet appel s'adresse à tous ses camarades torturés et à ceux qui, par amitié, pensent à venger ceux-là, ou à les honorer.

Alors, survient un incident qui introduit une de ces scènes émouvantes et inoubliables qui caractérisent l'oeuvre de Malraux. Kassner entend les coups d'un prisonnier qui frappe au mur séparant leurs cachots. Le rythme des coups indique un message chiffré. Kassner, incapable de retenir les groupements des coups, de saisir donc leur sens, frappe à son tour pour montrer qu'il écoute.

---

<sup>23</sup>Ibid., p. 18

<sup>24</sup>Ibid., p. 25

Il fait un des plus grands efforts de sa vie pour comprendre le message. En attendant, un garde qui passe lui jette de la corde en lui disant, "Travail. Effiloche."<sup>25</sup> Kassner pense à ses camarades prisonniers, tentés tous de se suicider avec "cette corde nazie."<sup>26</sup> Il recommence à frapper au mur. On répond avec le même chiffre qu'auparavant et Kassner essaie toutes les clefs possibles pour le déchiffrer. Enfin, après des heures pendant lesquelles Kassner médite sur "l'inlassable fraternité"<sup>27</sup> représentée par ces coups, il découvre leur sens. Attentif aux coups, il épelle, avec joie, G-E-N, premières lettres du mot allemand, Genosse (camarade). Vient alors un moment sublime, quand Kassner, en même temps que son camarade invisible frappe avec lui le reste du mot: "Ils allaient jusqu'au bout, chacun entendant à la fois ses coups et ceux de l'autre, comme ils eussent entendu les sourds battements accouplés de leur coeur."<sup>28</sup>

Kassner cherche maintenant à répondre à son camarade pour lui dire qu'il n'est pas seul, pour le préserver de la corde. Mais avant qu'il puisse commencer à frapper, il entend l'autre qui continue: "Prends courage."<sup>29</sup> A ce

---

<sup>25</sup> Ibid., p. 36

<sup>26</sup> Ibid., p. 37

<sup>27</sup> Ibid., p. 43

<sup>28</sup> Ibid., p. 44

<sup>29</sup> Ibid., p. 45

moment, un garde passe. Kassner entend le bruit d'une porte refermée à toute volée et le corps de son camarade assommé dans son cachot. Le grand moment de fraternité fait place encore à l'impuissance de la servitude pour Kassner, seul dans son cachot. Le mot "solitude" revient; l'image de l'insecte aussi:

C'était la solitude qui allait revenir. Kassner vidé de fraternité comme il l'avait été de rêves et d'espoir demeurait suspendu au silence qui recouvrait les centaines de volontés tendues dans la termitière noire. 30

Cependant, cette rechute est de courte durée: Kassner pense maintenant à un discours qu'il aimerait prononcer pour ses camarades dans la prison: "Camarades autour de moi dans l'obscurité,"<sup>31</sup> commence-t-il, "... c'est ce qu'il y a entre nous que j'appelle amour...."<sup>32</sup> Puis, au milieu de son discours, des S. A. arrivent pour l'emmener hors de prison. Kassner découvre que quelqu'un s'est livré à sa place en se prétendant le vrai Kassner.

Libéré de prison, Kassner se trouve bientôt devant un danger nouveau: l'ouragan qu'il doit traverser pour gagner Prague. Il veut quitter l'Allemagne tout de suite et le pilote, qui est communiste aussi, veut bien risquer sa vie pour lui. En marchant vers leur petit avion, Kassner

---

<sup>30</sup>Ibid., p. 45

<sup>31</sup>Ibid., p. 46

<sup>32</sup>Ibid., p. 46

regarde son nouveau camarade :

Il avait un goût profond de l'amitié; et pourtant, de sentir qu'ils étaient unis non dans leur personne mais dans leur passion commune l'émouvait davantage, comme si chacun de leurs pas vers l'appareil l'eût rapproché d'une austère et puissante amitié éparse sur la terre. 33

Ayant décollé, Kassner, en voyant la terre au-dessous, pense à la cruauté et à la souffrance qui y existent. Puis il remarque le visage attentif du pilote à qui l'action commune le liait "à la façon d'une vieille et dure amitié."<sup>34</sup> Plus tard, au beau milieu de l'orage, il semble à Kassner qu'ils sont suspendus "avec leur fraternité...tandis que la terre et ses cachots continuaient sous eux leur course qu'ils ne croiserait plus jamais."<sup>35</sup> Tout ce que Kassner a connu de fraternité dans les cachots reste pourtant en lui: "les inscriptions dans les cellules, les cris, les coups frappés au mur, le besoin de revanche étaient avec eux dans la carlingue contre l'ouragan."<sup>36</sup>

La fraternité, qui l'a soutenu pendant ses journées dans la prison et qui le soutient au milieu de l'ouragan, le ramène enfin à la terre. Ayant réussi à traverser l'orage, Kassner se trouve à Prague, de retour dans

---

<sup>33</sup>Ibid., p. 54

<sup>34</sup>Ibid., p. 56

<sup>35</sup>Ibid., p. 57

<sup>36</sup>Ibid., p. 57

"l'opiniâtre monde des hommes."<sup>37</sup> Il redécouvre la vie:  
 "... une vitrine de modiste, un maroquinier, un horloger...  
 un café. Les gens. Ils existaient toujours. Ils avaient  
 continué de vivre, tandis qu'il était descendu au royaume  
 aveugle...."<sup>38</sup> Alors, Kassner fait l'éloge de la fraternité  
 de celui qui lui a redonné sa vie: "O dérision,  
 appeler frères ceux qui ne sont que du même sang."<sup>39</sup>  
 "Aucune parole humaine," pense-t-il, "n'était aussi pro-  
 fonde que la cruauté, mais la fraternité virile la re-  
 joignait jusqu'au plus profond du sang, jusqu'aux lieux  
 interdits du coeur où sont accroupies la torture et la  
 mort."<sup>40</sup>

Avec la réunion de Kassner à sa femme et à son en-  
 fant, le thème de la fraternité s'élargit pour comprendre  
 l'amour. La scène est décrite avec une tendresse qui égale  
 le pathétique des scènes de souffrance des oeuvres précé-  
 dentes. Différent du rapport existant entre Kyo et May,  
 qui s'aiment pourtant, l'amour de Kassner et d'Anna est sans  
 défaut. Kyo et May sont des "étrangers" au fond, comme l'at-  
 testent leurs origines. Kyo, qui croit donner un sens à sa  
 vie en se vouant à la cause communiste, est néanmoins âprement

---

<sup>37</sup> Ibid., p. 60

<sup>38</sup> Ibid., p. 63

<sup>39</sup> Ibid., p. 63

<sup>40</sup> Ibid., p. 68

conscient de son aliénation, de sa solitude. L'infidélité de sa femme intensifie ce sentiment. Par contraste, Kassner et Anna sont tous les deux en harmonie avec la vie, malgré les menaces d'avilissement qui existent. Cela se voit quand Kassner, racontant à sa femme comment il s'est défendu, par la mémoire de la musique, commence à répéter l'appel des caravaniers qui lui était venu: "Et si cette nuit est une nuit du destin...." Anna termine la phrase: "...bénédiction sur elle jusqu'à l'apparition de l'aurore."<sup>41</sup> Leur amour ajoute à leur sentiment d'harmonie avec la vie.

La fraternité a révélé à Kassner la grandeur de l'homme. Elle a renforcé son espoir. Ayant triomphé de l'avilissement, il pense maintenant que "l'homme était parvenu à être l'homme, malgré les cachots, malgré la cruauté, et que seule sans doute la dignité pouvait être opposée à la douleur."<sup>42</sup> Cette dignité a été préservée à cause de "la seule chose en l'homme qui fût plus grande que l'homme, le don viril."<sup>43</sup> De retour chez lui, avec sa femme et son enfant, il a l'impression que "un dieu vient de naître,"<sup>44</sup> que "le sens du monde naissait."<sup>45</sup> Regardant sa femme, il lui semble qu'il empoigne

---

<sup>41</sup>Ibid., p. 74

<sup>42</sup>Ibid., p. 74

<sup>43</sup>Ibid., p. 75

<sup>44</sup>Ibid., p. 74

<sup>45</sup>Ibid., pp. 74-75

leur éternité faite de ses emprisonnés d'hier, de la joue confiante de l'enfant, de la foule accrochée à ses torturés, du visage du pilote dans l'ouragan, de celui qui s'était donné pour lui, même de son prochain retour en Allemagne, l'éternité des vivants et non l'éternité des morts. 46.

Ainsi sont liés en définitive les thèmes de fraternité et d'espoir. Malraux, dans sa préface à ce roman, précise son intention:

...on peut aimer que le sens du mot art soit: tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux....Il est difficile d'être un homme. Mais pas plus de le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant sa différence....47

Dans cette oeuvre Malraux a, en fait, montré la grandeur qui existe en l'homme, et cette grandeur se révèle par la fraternité. De plus, il est arrivé dans l'évolution de ses héros au point où, conscient de la grandeur qui est en lui, l'homme regarde la vie avec espoir.

---

<sup>46</sup>Ibid., p. 75

<sup>47</sup>Ibid., pp. 7-8

## CHAPITRE VI

### MANUEL

En 1936 Malraux a participé à la guerre d'Espagne où il a organisé une aviation au service du gouvernement républicain contre les forces fascistes de Franco. De cette expérience il a tiré un film, L'Espoir, considéré aujourd'hui comme un classique, et un roman du même titre.<sup>1</sup> Malraux y conserve l'optimisme sur lequel il a terminé Le Temps du Mépris. Bien que le monde de ce roman soit encore une fois un monde de cruauté et de souffrance, le chant des soldats, qui se réjouissent de leur fraternité, établit dès les premières pages une ambiance d'espoir. De nouveau Malraux présente des images frappantes de souffrance, mais celles-ci sont équilibrées par l'expression émouvante d'une compassion. De plus, comme dans Le Temps du Mépris, le héros ne meurt pas. Nous suivons ses progrès, depuis son rôle d'assistant inexpérimenté d'un syndicat de cheminots, jusqu'à celui de chef de brigade. En outre nous assistons à sa transformation de jeune homme qui n'est pas mûr en un homme expérimenté, conscient du changement intervenu en lui et méditant sur

---

<sup>1</sup>Première édition parut en 1937 chez Gallimard.



"la possibilité infinie"<sup>2</sup> de son destin. Dans ce chapitre, nous examinerons donc la formation du héros. Nous verrons ce que ce roman ajoute à l'image du développement progressif des héros de Malraux. Nous considérerons aussi le traitement de certains thèmes familiers.

L'Espoir est un roman long et complexe qui comporte un grand nombre de personnages. Il y a plusieurs personnages de première importance mais il y en a un seul apparaissant à la fois au commencement du roman et à la fin, fournissant entre-temps le fil conducteur. Il s'appelle Manuel.

Le récit commence à Madrid, où Manuel assiste Ramos, secrétaire du syndicat des cheminots, téléphonant aux gares du nord de l'Espagne pour connaître le progrès des forces ennemies de Franco. A une question qu'on lui pose au téléphone: "Qui êtes-vous?", Manuel répond, "Délégué du Syndicat."<sup>3</sup> Mais il regarde Ramos d'un air interrogateur--il ne connaît pas vraiment ses fonctions dans cette lutte qui commence. Il n'a pas encore de poste officiel, pas de rang dans les forces du gouvernement. Il est simplement "assistant" de Ramos. Il ne s'identifie même pas entièrement au parti communiste dont il est membre, car il est très rare qu'il ait sa carte de parti sur lui. De plus, il a peu

---

<sup>2</sup>Ibid., p. 464

<sup>3</sup>Ibid., p. 13

l'aspect d'un membre du prolétariat:

Comme il travaillait aux studios de cinéma (il était ingénieur de son), un vague style montparnassien lui donnait l'illusion d'échapper vestimentairement à la bourgeoisie. Seuls, dans ce visage très brun, régulier et un peu lourd, les sourcils épais pouvaient prétendre à quelque prolétariat. <sup>4</sup>

Pendant que Manuel appelle les gares l'une après l'autre, il tient à la main une règle avec laquelle il semble battre la mesure. Plus tard on nous dit qu'il ne peut pas se sentir la main droite vide. Nous le verrons à maintes reprises, une branche à la main, signe sans doute d'un sentiment d'insécurité.

Au commencement du roman, donc, Manuel est clairement un jeune homme inexpérimenté, sans assurance, et ne sachant pas vraiment quelle est sa place dans la lutte qui s'organise contre les fascistes. Sa mine elle-même le sépare du prolétariat avec lequel il s'associe maintenant. Cependant, Manuel n'est pas un étranger à la façon de Garine ou Perken. Il est plutôt un initié, un jeune homme sur le point de découvrir son rôle dans la guerre et dans la vie.

Il ne sera pas long à abandonner le dernier lien avec son passé insouciant, pour s'accorder avec ses camarades de la milice. Il avait récemment acheté une petite "bagnole" pour aller faire du ski dans la Sierra. Cette bagnole,

---

<sup>4</sup>  
Ibid., p. 17

il l'avait placée au service du parti communiste. Nous le voyons, avec Ramos, quitter la gare d'où ils téléphonaient, pour aller chercher de la dynamite avec laquelle on va faire sauter les ponts contrôlés par l'ennemi. Quand Manuel apprend ce que sera leur chargement il en est malheureux.

"On ne peut pas trouver une autre bagnole?"<sup>5</sup> demande-t-il à Ramos. Nous voyons ici que Manuel reste attaché à la vie d'indépendance qu'il a connue. Il hésite à faire le sacrifice de ses propres intérêts, qui sont encore ceux d'un jeune homme: "Il ne tenait pas tant à la bagnole qu'aux ravissants accessoires."<sup>6</sup>

Cependant, quand Ramos lui démontre l'urgence de leur mission, Manuel en convient tristement. Puis, s'étant mis en route avec la dynamite, Manuel s'aperçoit soudain que sa voiture lui est devenue indifférente. En venant chercher la dynamite, il avait remarqué l'accueil qu'avait reçu Ramos des miliciens des postes de contrôle où il fallait montrer ses documents. Ils ont quitté chaque poste "parmi les tapes sur l'épaule, les poings levés et les salud: la nuit n'était que fraternité."<sup>7</sup> Maintenant Manuel, lui aussi, s'abandonne à cette nuit de fraternité: "Il n'y avait plus de voiture: il y avait cette nuit chargée d'un espoir trouble et sans limites, cette nuit où chaque homme avait quelque chose à faire sur la terre."<sup>8</sup> Ayant accepté de s'engager dans la lutte,

---

<sup>5</sup>Ibid., p. 18

<sup>6</sup>Ibid., p. 19

<sup>7</sup>Ibid., p. 17

<sup>8</sup>Ibid., p. 19

Manuel peut maintenant s'identifier avec ceux qui ont "quelque chose à faire sur la terre."

En quelques minutes Manuel et Ramos entrent dans un camion et se retrouvent allongés par terre parmi les paquets de dynamite. Ils s'en tirent sans mal mais la bagnole-à-skis est démolie. Alors ils ramassent les paquets et s'apprêtent à arrêter la première voiture disponible. Ainsi, l'acceptation par Manuel de son rôle dans la guerre est-elle suivie de cette rencontre avec le danger, comme par une initiation à sa nouvelle vie. A partir de ce moment sa formation commence.

A notre rencontre suivante avec lui, Manuel assume déjà des fonctions de chef parmi des paysans armés. Il se trouve dans un village près de la Sierra que les fascistes sont en train de bombarder. Sans ordres officiels, il décide d'emmener par camion des paysans avec qui il essaiera de détruire les canons fascistes. En route les paysans chantent l'Internationale, mais Manuel chante à tue-tête un air de Manon, "Adieu, notre petite table" (ils venaient de quitter un café). Bientôt, en voyant que trois autres camions les suivent, les paysans joignent leurs voix à la chanson de Manuel, indiquant ainsi qu'ils l'acceptent comme chef:

Ils éprouvaient pour lui une sympathie prudente, qui allait s'accroissant au fur et à mesure qu'il était plus mal rasé et que ce visage de Romain un peu alourdi, aux yeux vert clair sous des sourcils très noirs, devenait une tête de matelot méditerranéen. 9

---

<sup>9</sup>Ibid., p. 59

Dès qu'ils arrivent dans une oliveraie près de l'emplacement des fascistes, c'est Manuel qui se charge de déployer les hommes. Ainsi nous voyons que Manuel est non seulement accepté par le prolétariat comme un des leurs, mais aussi qu'il assume déjà la responsabilité de les commander.

L'attaque de la batterie est un succès, sa première victoire.

On ne dit pas encore quel est le rang de Manuel, mais la fois suivante que nous le rencontrons, c'est lui qui fait désarmer des prisonniers fascistes. C'est lui, aussi, qui les fait fouiller et qui téléphone au quartier général pour demander des instructions. Après l'exécution, décidée par un Conseil de guerre, Manuel observe un garçon qui s'approche des corps, trempe l'index dans le sang et écrit sur un mur: "Meure le fascisme." Il se rend alors compte de la grandeur de sa tâche: sauver l'Espagne des fascistes comme des paysans trop zélés. Il dira plus tard à Ramos que c'est à ce moment qu'est née en lui une vraie conscience de sa responsabilité;

Peut-être que quelque chose a changé en moi, et pour le restant de ma vie; mais ça ne vient pas de l'attaque de la batterie, avant-hier; c'est né aujourd'hui, quand j'ai vu le type écrire sur le mur avec le sang du fasciste tué. Je ne me sentais pas plus responsable en donnant des instructions dans l'oliveraie qu'en conduisant le camion, ou autrefois la bagnole-à-skis....<sup>10</sup>

Cette même conversation avec Ramos nous fournit un autre exemple de la transformation de Manuel. Tandis qu'il

---

<sup>10</sup>Ibid., p. 86

avait été un aide de Ramos au commencement du roman, c'est maintenant Ramos qui compte sur Manuel pour recevoir des conseils:

Les relations de Manuel et de Ramos commençaient à changer. Elles avaient été jusqu'alors celles d'un syndicaliste expérimenté avec un homme de trente ans sérieux malgré ses blagues, s'appliquant à connaître le monde dans lequel il avait mis son espoir, à ne pas mêler ce qu'il avait contrôlé et ce dont il rêvait, --mais sans expérience politique. Cette expérience, il commençait à l'acquérir, et Ramos savait que les connaissances de Manuel étaient beaucoup plus étendues que les siennes. 11

Cependant, le signe de l'insécurité de Manuel est toujours là: "De même que Manuel avait agité une règle au central, il agitait ce soir comme un plumeau une branche de pin...il ne pouvait sentir sa main droite vide."<sup>12</sup> Il subira d'autres épreuves avant d'être sûr de lui-même.

La scène suivante dans laquelle apparaît Manuel lie ce roman aux oeuvres précédentes de Malraux, par les thèmes de la souffrance et de la fraternité. La responsabilité croissante de Manuel s'accompagne d'une conscience de la souffrance causée par la guerre, et de la fraternité qui aide l'homme à supporter sa douleur. Manuel va à un hôpital voir un camarade blessé, Barca, avec qui il avait mené l'attaque contre la batterie dans l'oliveraie. Nous avons ici encore une de ces scènes inoubliables de souffrance et de compassion

---

<sup>11</sup>Ibid., p. 85

<sup>12</sup>Ibid., pp. 85-86

humaines qui caractérisent l'oeuvre de Malraux. Manuel, en entrant dans l'hôpital, entend les cris d'un blessé, "où la douleur devient plus forte que toute expression humaine."<sup>13</sup> Quand les cris cessent momentanément, il entend derrière la moustiquaire autour du lit, un nouveau bruit, un bruit de lèvres. Il apprend de l'infirmière que la mère du jeune blessé est avec lui. Elle fait la seule chose qu'elle puisse faire en présence d'une telle souffrance: elle embrasse son fils. Manuel va à la chambre de Barca, mais, très sensible à la douleur du blessé, il hésite à fermer la porte sur ses cris. Il la laisse entrouverte ~~comme~~ pour lui communiquer sa sympathie. Puis, ayant refermé la porte à la demande de Barca, Manuel commence à parler du blessé, "comme si, de parler à nouveau [de lui] eût rouvert la porte refermée sur lui."<sup>14</sup> Ainsi Malraux propose-t-il encore une fois la compassion et la fraternité comme moyens de supporter la souffrance.

Le thème de fraternité est toujours en vue dans la discussion qui suit, entre Barca et Manuel. Manuel dit à Barca qu'il a été nommé commandant de compagnie au cinquième régiment. Il admet, pourtant, qu'il a toujours beaucoup à apprendre. Et, en fait, il apprend quelque chose d'important dans sa conversation avec Barca. Celui-ci lui explique pourquoi les paysans tels que lui-même se sont engagés dans la guerre contre les fascistes. Une épidémie de phylloxera avait permis aux propriétaires de les déposséder du terrain où leurs ancêtres avaient travaillé pendant des années. Bien

---

<sup>13</sup>Ibid., p. 88

<sup>14</sup>Ibid., p. 90

que Barca ait pu recommencer, il y avait une chose qu'il ne pouvait pas accepter des propriétaires. Ils voulaient qu'on les respecte; mais Barca ne les croyait pas respectables. Il se rappelle un marquis qui, en parlant des paysans, avait dit, avec mépris, "Voyez ce que c'est que ces gens-là! Ils préfèrent l'humanité à leur famille."<sup>15</sup> Mais Barca sait que quand les paysans veulent faire quelque chose pour l'humanité c'est aussi pour leur famille. Ils ne classent pas les gens comme le marquis le fait; ils ne choisissent pas parmi les êtres humains. Pourtant ce n'est pas l'égalité qui est le plus important, ajoute Barca. Le contraire de l'humiliation, dit-il, c'est la fraternité. Kyo avait dit que la dignité était le contraire de l'humiliation. Barca, sans employer le mot "dignité", suggère la même chose. "Je veux pas qu'on me dédaigne,"<sup>16</sup> dit-il. Il s'est donc engagé dans la guerre parce qu'il sait que, sous les fascistes, il n'y aura pas de dignité pour les siens. La dignité est possible là seulement où il y a la fraternité.

L'importance de la fraternité est mise en question, cependant, par ceux qui croient qu'importe plutôt la qualité de la technique pour vaincre les fascistes. Garcia, un des meilleurs ethnologues espagnols, représente dans le roman,

---

<sup>15</sup> Ibid., p. 92

<sup>16</sup> Ibid., p. 92



comme Gisors dans La Condition Humaine, une intelligence centrale. C'est lui qui fait ressortir l'idée que la fraternité seule ne peut pas remporter la victoire. Il y faut, insiste-t-il, une technique supérieure à celle de l'ennemi. La première discussion sur ce point se détache sur un fond de fraternité: "La vie nocturne de Madrid, l'hymne républicain de toutes les radios, des chants de toute sorte, des salud... toute la rumeur d'espoir et l'exaltation dont était faite la nuit emplit de nouveau le silence."<sup>17</sup> Magnin, chef de l'aviation républicaine, insiste sur l'importance de la fraternité: "Ce que nous entendons en ce moment par la fenêtre est quelque chose de positif."<sup>18</sup> Il ne croit pas que les hommes se fassent tuer "pour la technique et pour la discipline."<sup>19</sup> Garcia répond que ce qu'ils entendent par la fenêtre, "c'est l'Apocalypse de la fraternité...une des choses les plus émouvantes qu'il y ait sur la terre...mais elle doit se transformer, sous peine de mort."<sup>20</sup> Puis il s'explique:

...une action populaire, comme celle-ci--ou une révolution-- ou même une insurrection--ne maintient sa victoire que par une technique opposée aux moyens qui la lui ont donnée ... Le danger est que tout homme porte en lui-même le désir d'une Apocalypse. Et que, dans la lutte, ce désir, passé un temps assez court, est une défaite certaine, pour une raison très simple: par sa nature même, l'Apocalypse n'a pas de futur. <sup>21</sup>

---

<sup>17</sup>Ibid., p. 110

<sup>18</sup>Ibid., p. 112

<sup>19</sup>Ibid., p. 112

<sup>20</sup>Ibid., p. 113

<sup>21</sup>Ibid., p. 114-115

L'important est d'organiser l'Apocalypse.

Pour illustrer la validité de l'argument de Garcia, il y a le capitaine Hernandez "pour qui la révolution est un mode de réalisation de ses désirs éthiques...une Apocalypse personnelle,"<sup>22</sup> et Manuel qui apprendra à sacrifier la fraternité pour une direction efficace. Pendant un siège de l'Alcazar à Tolède, Hernandez, par générosité, permet la livraison des lettres du colonel Mascardo, chef des fascistes qui défendent l'Alcazar, à sa femme. Cette action provoque une longue discussion sur les motifs de Hernandez et sur la valeur de la fraternité. C'est encore Garcia qui explique les attitudes des hommes comme Hernandez: "Ils sont saouls d'une fraternité," dit-il, "...Et ils sont prêts à mourir après quelques jours d'exaltation...où les hommes auront vécu selon leurs rêves."<sup>23</sup> Garcia croit qu'une telle attitude appartient seulement à "l'adolescence de la révolution."<sup>24</sup> Il est convaincu qu'il faut, dit-il, "transformer notre Apocalypse en armée ou crever."<sup>25</sup> Ceux, comme Hernandez, qui ont en eux des idées contradictoires--celles de la fraternité et de la nécessité d'une victoire,--doivent changer ou mourir. En discutant l'idée directement avec Hernandez,

---

<sup>22</sup>Ibid., p. 197

<sup>23</sup>Ibid., p. 197

<sup>24</sup>Ibid., p. 197

<sup>25</sup>Ibid., p. 201

Garcia dit: "Le perfectionnement moral, la noblesse sont des problèmes individuels, où la révolution est loin d'être engagée directement. Le seul pont entre les deux pour vous, hélas--c'est l'idée de votre sacrifice...."<sup>26</sup> Et, en effet, Hernandez, ayant été capturé, est fusillé par les fascistes.

Considérons en contraste, Manuel. D'un vieil officier expérimenté, Ximénès, Manuel apprend l'attitude qu'il doit adopter s'il veut devenir un bon chef: "Un officier doit être aimé dans la nature de son commandement--plus juste, plus efficace, meilleur,--et non dans les particularités de sa personne...un officier ne doit jamais séduire."<sup>27</sup> En y réfléchissant, Manuel pense "qu'être aimé sans séduire est un des beaux destins de l'homme."<sup>28</sup> C'est un destin que Manuel atteindra, mais seulement en sacrifiant à un certain degré la fraternité.

Manuel a gravi les échelons militaires jusqu'à arriver à commander une brigade. Cependant, nous le voyons toujours avec sa branche à la main, comme pour indiquer qu'il souffre encore d'un certain manque d'assurance. Alors survient un incident qui sera un point décisif dans le développement du jeune officier. Pendant une bataille, quelques hommes de sa brigade ont tué leur capitaine et ont passé à l'ennemi.

---

<sup>26</sup>Ibid., p. 202

<sup>27</sup>Ibid., p. 166

<sup>28</sup>Ibid., p. 166

Quand les forces républicaines gagnent la bataille, ces assassins et fuyards sont capturés et condamnés à mort. Par une nuit de pluie, Manuel sort de la mairie où s'était tenu le conseil de guerre. Soudain il se sent pris aux jarrets. Ce sont deux des soldats condamnés qui le supplient de les sauver, en affirmant leur innocence. Les visages contre la boue, ils crient: "On ne peut pas nous fusiller.... Nous sommes des volontaires! Faut le dire."<sup>29</sup> Alors, Manuel n'ayant pas répondu, l'un d'eux recule son visage pour le regarder:

A genoux, le torse rejeté, pour voir Manuel au-dessus de lui, les bras retombés en arrière sur ce fond de nuit et de pluie sans âge, il était celui qui paie toujours. Il avait sauvagement frotté son visage contre les bottes pleines de boue de Manuel; son front et ses pommettes en étaient couverts, autour de la tache cadavérique des orbites restées blanches. 30

Le pathétique de ce tableau nous indique le sentiment de Manuel envers les victimes. Comme nous l'avons vu dans la scène dans l'hôpital, il est un homme compatissant. Rejeter ces victimes lui est odieux. Il a envie de leur dire, "Je ne suis pas le conseil de guerre,"<sup>31</sup> mais il a honte de ce désaveu. Il ne dit donc rien. Il se sent "pris entre l'hypocrisie et l'odieux."<sup>32</sup> Même quand le soldat qui le

---

<sup>29</sup>Ibid., p. 355

<sup>30</sup>Ibid., p. 356

<sup>31</sup>Ibid., p. 356

<sup>32</sup>Ibid., p. 356

regarde répète sa supplication, Manuel ne trouve rien à répondre, car "la défense de ces hommes était dans ce que nul ne saurait jamais dire, dans ce visage ruisselant, bouche ouverte, qui avait fait comprendre à Manuel qu'il était en face de l'éternel visage de celui qui paye."<sup>33</sup> Manuel doit choisir entre la victoire et la pitié. Il doit faire exécuter ces deux avec les autres. Il s'en va, alors, en entendant un des soldats qui dit, "Alors, t'a plus de voix pour nous, maintenant."<sup>34</sup>

Et, en fait, Manuel perd sa voix. La fois suivante que nous le voyons, il est en train d'annoncer à ses officiers que sa brigade tient contre les fascistes. Cependant, il est trop enrroué pour être entendu. Un des officiers répète ce qu'il annonce. Ensuite, Manuel dit, sa branche de pin toujours à la main, "Les exécutions vont avoir lieu."<sup>35</sup> Ayant dit cela, Manuel ne peut plus parler du tout, même pour annoncer l'arrivée des avions russes qui, pense-t-on, assureront la victoire. On voit ici que la remarque du soldat, "Alors, t'as plus de voix pour nous maintenant," et le fait que Manuel perd sa voix, ont une valeur de métaphore. Manuel a dû renoncer à la fraternité en faveur de l'efficacité de son commandement.

---

<sup>33</sup> Ibid., p. 356

<sup>34</sup> Ibid., p. 357

<sup>35</sup> Ibid., p. 368

Il dit plus tard à Kimémès, "Je crois que j'ai vécu hier le jour le plus important de ma vie."<sup>36</sup> Il sait qu'il a gravi encore un échelon dans le commandement mais qu'il devient "chaque jour un peu moins humain,"<sup>37</sup> et plus à l'écart des hommes.

Alors, Kiménès élucide le dilemme de Manuel: "Vous voulez agir et ne rien perdre de la fraternité," dit-il. "Je pense que l'homme est trop petit pour cela."<sup>38</sup> Kiménès continue, en disant que tout ce qui sépare Manuel des hommes le rapprochera de son parti. Mais cela ne console pas Manuel qui pense toujours aux deux condamnés. Alors Kiménès explique qu'on ne devient un homme que par des combats où on doit combattre, comme Manuel le fait, une part de soi-même. Heinrich, un autre chef, explique à Manuel: "Ton coeur, tu peux le garder...mais tu dois perdre ton âme. Tu as déjà perdu tes cheveux longs. Et le son de ta voix." <sup>39</sup>

Kiménès, aussi, avait remarqué le changement de visage de Manuel, ses cheveux tondus, son autorité. "Du jeune homme qu'il avait connu, il ne retrouvait que la branche de pin mouillée que Manuel tenait à la main."<sup>40</sup> Ce dernier détail peut indiquer que, malgré son progrès, Manuel n'est pas encore entièrement sûr de lui-même. Il aura encore des épreuves à subir.

---

<sup>36</sup>Ibid., p. 370

<sup>37</sup>Ibid., p. 371

<sup>38</sup>Ibid., p. 371

<sup>39</sup>Ibid., p. 374

<sup>40</sup>Ibid., p. 370

Bientôt après sa conversation avec Ximénès, on annonce à Manuel un changement de poste. Il doit former une nouvelle brigade avec d'anciens fuyards qui veulent être incorporés à nouveau. Manuel, désolé, proteste qu'il ne veut pas quitter son régiment qu'il connaît homme par homme. Cependant, très respecté, surtout après sa décision concernant l'exécution, Manuel a été choisi pour ce poste difficile et il doit l'accepter.

Voici la dernière étape, dont nous sommes témoins, dans la formation de Manuel. Il faut dire "dont nous sommes témoins," puisque, comme dira Manuel plus tard, il y a devant lui une "possibilité infinie."<sup>41</sup> Quand il réapparaît à la fin du roman il ne tient plus rien à la main droite. Pourtant, il a à son côté un splendide chien-loup qu'il caresse souvent. "Plus il se sentait séparé des hommes, plus il aimait les animaux."<sup>42</sup> Cela marque la nouvelle étape de sa carrière, et bien que nous apprenions vers la fin du roman qu'il y aura encore des changements en lui, Manuel est enfin devenu homme. Nous le voyons se promener dans les rues d'une ville conquise, où, un dégel ayant commencé, il entend le bruit de l'eau qui coule. Mêlées à ce bruit, il entend des notes de piano. Puis, ayant grande envie d'entendre de la musique il va à sa chambre écouter des disques de Beethoven. Dehors, des cris

---

<sup>41</sup>Ibid., p. 464

<sup>42</sup>Ibid., p. 452

annoncent le progrès de l'armée républicaine. "Un jour il y aurait la paix," pense Manuel. Et il "deviendrait un autre homme, inconnu de lui-même, comme le combattant d'aujourd'hui avait été inconnu de celui qui avait acheté une petite bag-nole pour faire du ski dans la Sierra."<sup>43</sup>

Nous voyons ainsi que Manuel est conscient du dévelop-pement qui a eu lieu en lui et qu'il sait que sa formation continuera. Son attitude est celle de l'espoir. Dans les mouvements successifs de la musique qui ont quelque chose en commun avec le ciel et les champs éternels, "Manuel entendait pour la première fois la voix de ce qui est plus grave que le sang des hommes, plus inquiétant que leur présence sur la terre:--la possibilité infinie de leur destin."<sup>44</sup> Ainsi Manuel associe-t-il son destin avec l'éternité du monde. Dans cette éternité il y a une métamorphose continuelle. C'est cette "possibilité infinie" devant lui qui apporte au nouveau héros de Malraux l'espoir. L'image de l'homme, plein d'angoisse devant sa mort, a fait place à cette nouvelle image: celle de l'homme qui contemple, avec sérénité, l'éternité du monde.

---

<sup>43</sup>Ibid., p. 463

<sup>44</sup>Ibid., p. 464



## CHAPITRE VII

### BERGER

Le dernier roman de Malraux, Les Noyers de l'Altenburg<sup>1</sup>, confirme l'attitude devant la vie à laquelle le héros de Malraux est arrivé dans les deux romans précédents. Cependant, les trois premiers romans sont, en un certain sens, repris en celui-ci, les mêmes sentiments et les mêmes désirs y étant exprimés incidemment. Ce roman peut, donc, fournir les conclusions sur l'évolution des héros de Malraux.

"Existe-t-il une donnée sur quoi puisse se fonder la notion de l'homme?"<sup>2</sup> Cette question, qui est le sujet d'un colloque rapporté dans Les Noyers de l'Altenburg, est, en réalité, le thème du roman lui-même. La réponse à cette question se trouve dans les événements significatifs de la vie de Vincent Berger, racontés par son fils, prisonnier des Nazis à Chartres en 1940. Celui-ci évoque d'abord sa vie de prisonnier; puis, jugeant que le seul moyen de continuer à vivre est d'écrire, il se rappelle les Mémoires de son père, "ses rencontres avec l'homme."<sup>3</sup> Les ayant reproduits, le jeune Berger nous raconte, ensuite, une expérience de sa

---

<sup>1</sup>Les Noyers de l'Altenburg n'était que la première partie d'une plus grande oeuvre, La Lutte avec l'Ange, dont la suite fut détruite par la Gestapo. La première édition parut en 1943, chez Skira, à Genève.

<sup>2</sup>André Malraux, Les Noyers de l'Altenburg, (Paris: Editions Lidis, 1962), p. 93

<sup>3</sup>Ibid., p. 20

propre vie qui a rapport avec ce qu'il vient de se rappeler de son père.

Dans le récit des Mémoires du Vincent Berger, le grand-père du narrateur apparaît aussi. Nous avons donc trois générations, ce qui est significatif vu l'importance de l'idée de la permanence de l'homme dans ce roman. Nous avons déjà vu la signification de la présence de l'enfant dans Le Temps du Mépris. Maintenant l'introduction des trois générations de la famille Berger marque la même idée. Mais il ne s'agit pas seulement de la perpétuation de l'homme de génération en génération. La présence de ces trois générations renforce une idée plus profonde: celle de la permanence de ce qui est fondamentalement l'homme. Le narrateur et son père connaissent tous deux des aventures qui leur révèlent cette permanence. Ainsi, l'idée plus élémentaire de la perpétuation de l'espèce humaine souligne-t-elle l'idée plus importante de la permanence en l'homme de quelque chose de fondamental qui outrepassé la mort de l'individu.

L'idée de la pérennité de l'homme est présente dès le commencement du roman: le cadre gothique fourni par la cathédrale de Chartres lie l'homme d'aujourd'hui (les prisonniers) à celui du moyen âge. Au fond l'homme n'a pas changé: le narrateur remarque parmi les prisonniers des

"visages gothiques de plus en plus nombreux depuis que les barbes poussent."<sup>4</sup> La patience de celui qui dit au narrateur, "Moi, j'attends que ça s'use,"<sup>5</sup> est la même patience qu'avait l'homme "jadis, devant la famine des cavernes."<sup>6</sup> Le narrateur est conscient du "murmure d'une voix préhistorique"<sup>7</sup> parmi les prisonniers. Ecrivain, il est obsédé par l'homme, et il se trouve en ce moment devant "la matière originelle."<sup>8</sup> Il pense à son père qu'il commence maintenant à comprendre. Vincent Berger, presque au même âge que le sien maintenant, avait, lui aussi, commencé à être obsédé par le mystère de l'homme. Le narrateur décide de se défendre contre son état de prisonnier en racontant les Mémoires de son père et en les confrontant avec ses propres "rencontres" avec l'homme.

Vincent Berger, comme Garine et Perken, avait senti le besoin de quitter l'Europe. Il était devenu professeur de philosophie à Constantinople où ses conférences sur Nietzsche avaient été bien reçues. Son premier cycle de cours s'appelait Philosophie de l'action. Pour lui, personnellement, l'action était une nécessité:

---

<sup>4</sup>Ibid., p. 18

<sup>5</sup>Ibid., p. 17

<sup>6</sup>Ibid., p. 18

<sup>7</sup>Ibid., p. 18

<sup>8</sup>Ibid., p. 19

"Il est peu d'actions que les rêves nourrissent au lieu de les pourrir,"<sup>9</sup> croyait-il, et nous pensons à l'affirmation de Claude: "Agir au lieu de rêver."<sup>10</sup> Bientôt, comme Garine, il était devenu chef d'une Propagande, celle de l'Allemagne qui essayait d'étendre son influence dans l'Empire turc. Plus tard il avait eu beaucoup de succès en organisant le mouvement jeune turc et en aidant Enver Pacha dans la lutte contre les Italiens qui essayaient d'envahir La Turquie. Puis, s'intéressant plus au mouvement touranien (l'union de tous les peuples de race turque) qu'aux intérêts de l'Allemagne, il avait voyagé jusqu'à la commune frontière de l'Afghanistan et de l'Inde, discutant avec les khans. Comme Perken, il était poussé par "le désir fanatique de laisser sur la terre une cicatrice."<sup>11</sup> Cependant, après des mois de voyage et de souffrance (il avait contracté une dysenterie angoissante) il avait subi une expérience humiliante de laquelle était sortie une révélation. Un jour il avait été attaqué par un fou, mais à cause de la vénération islamique de la démente, il n'avait pas pu se battre avec lui. Cette affaire absurde et humiliante l'avait laissé furieux, mais soudain il s'était senti "délivré d'un charme;"<sup>12</sup> il s'était rendu compte que le Touran n'existait

---

<sup>9</sup>Ibid., p. 40

<sup>10</sup>La Voie Royale, p. 24

<sup>11</sup>Ibid., p. 40

<sup>12</sup>Ibid., p. 43

pas.

Ici la ressemblance entre Berger et Garine et Perken disparaît. Il retourne en France où, en débarquant à Marseille, il redécouvre la vie, tout comme Kassner l'avait fait à Prague. Il note chaque détail de la vie humaine:

A travers la musique et l'odeur de pain chaud, des ménagères se hâtaient, un filet sous le bras; un marchand de couleurs posait ses volets arlequins où s'attardait un dernier rayon; la sirène d'un paquebot appelait; un commis en calotte rapportait un mannequin sur son dos, à l'intérieur d'un étroit magasin plein d'ombres,--sur la terre, vers la fin du second millénaire de l'ère chrétienne....<sup>13</sup>

Bien que Berger trouve, après six ans d'absence, quelques nouveautés--"jamais il n'avait entendu un tango"<sup>14</sup>--c'est plutôt l'idée de la perpétuité de la vie humaine qui est évoquée dans ce passage.

Moins d'une semaine après le retour de Vincent Berger à Reichbach (sa ville natale en Alsace), son père se suicide. Il n'y a rien ici qui contredise les sentiments de Vincent Berger à l'égard de la vie. Car il regarde la mort de son père comme un acte qui est en harmonie avec sa vie. Comme Kyo, "il avait choisi la mort, une mort qui ressemblait à sa vie."<sup>15</sup>

Le récit bref de quelques incidents de la vie de

---

<sup>13</sup> Ibid., p. 47

<sup>14</sup> Ibid., p. 46

<sup>15</sup> Ibid., p. 54

Dietrich Berger nous révèle un autre révolté. Le fait qu'un des détails de sa vie est identique à un détail concernant le grand-père de Claude semble indiquer que Malraux se servait du même modèle pour les deux.<sup>16</sup> Cela sert, encore une fois, à lier une oeuvre précédente à celle-ci. Il s'agit de l'incident suivant: le grand-père de Claude, hostile "à l'égard des vertus respectées,"<sup>17</sup> accueillait dans sa cour des cirques auxquels la municipalité avait refusé l'hébergement. Dietrich Berger, aussi, avait accueilli un cirque auquel le conseil avait refusé le droit de camper dans la ville. Un autre incident plus important dans la vie de Dietrich Berger, c'est sa querelle avec l'église. Ayant protesté en vain auprès de son curé contre le changement des règles du Carême, il était allé à pied à Rome pour voir le pape. Mais, ayant obtenu une audience, il n'avait pas eu l'occasion de dire un mot. De retour chez lui, plein d'indignation, le vieillard avait refusé désormais d'entrer dans l'église. Pendant des années il assistait à la messe hors du bâtiment, par n'importe quel temps--il était "retranché de l'église mais non du Christ."<sup>18</sup>

---

<sup>16</sup> On peut supposer que le modèle est le grand-père de Malraux, lui-même, Claude et le jeune Berger, par leurs aventures, ressemblant beaucoup à Malraux.

<sup>17</sup> La Voie Royale, p. 18.

<sup>18</sup> Op.cit., p.27

Ainsi, pour Vincent Berger, le suicide de son père ne demande pas d'explication. Lorsque son oncle, Walter, suggère que de telles choses ne peuvent jamais être expliquées, l'homme au fond étant ce qu'il cache, Vincent répond intensesment, "L'homme est ce qu'il fait!"<sup>19</sup> Si la mort de son père avait une cause, elle était moins significative que la résolution par quoi il s'était tué--pour le cas où le véronal n'aurait pas d'effet, il avait placé sur sa table de nuit un flacon de strychnine et un revolver. Il avait ainsi montré la même résolution devant la mort que devant la vie.

Dans la chambre où Dietrich Berger était mort, une fourmi grimpe sur un revolver posé sur la table de nuit. L'image de l'insecte revient plusieurs fois dans ce roman, relatif à la mort, mais sans l'idée de la domination de la mort que nous avons trouvée dans les premiers romans. "Sur toute la terre," pense Vincent Berger, en voyant la fourmi, et en entendant les bruits automatiques de la vie humaine autour de lui, "s'étendait l'ordre des communautés d'insectes au-dessous de la mystérieuse liberté humaine."<sup>20</sup> Mais pour lui c'est celle-ci qui prédomine et qui l'obsède, comme nous le voyons quand il regarde par la fenêtre de la chambre de son

---

<sup>19</sup>Ibid., p. 54

<sup>20</sup>Ibid., p. 55

père:

Comme un destin humain, la vie tout entière était une aventure. Il regardait la multiplicité infinie de ce paysage banal, écoutait le long chuchotement de Reichbach qui s'éveillait, comme, enfant, il regardait derrière les constellations les étoiles de plus en plus petites, jusqu'à épuisement de ses yeux. Et de la simple présence des gens qui passaient là, hâtifs dans le soleil matinal, semblables et différents comme des feuilles, paraissait sourdre un secret qui ne venait pas seulement de la mort embusquée dans son dos, un secret qui était bien moins celui de la mort que celui de la vie, -- un secret qui n'eût pas été moins poignant si l'homme eût <sup>été</sup> immortel. 21

Walter Berger, aussi, a ressenti la présence de ce secret, de ce mystère, dont Vincent est conscient. Il raconte à celui-ci un incident concernant Nietzsche qu'il avait dû ramener de Turin à Bâle. Nietzsche venait de devenir fou. Dans l'obscurité du train qui passait par le long tunnel du Saint-Gothard, soudain, Nietzsche avait commencé à chanter un de ses poèmes. Walter avait trouvé quelque chose de sublime dans ce chant. "Le mystère dont vous venez de parler," dit-il à Vincent, "je ne l'ai jamais ressenti autant. Tout cela était si...fortuit....C'était la vie,... Et dans ce wagon... les millénaires du ciel étoilé m'ont semblé aussi effacés par l'homme, que nos pauvres destins sont effacés par le ciel étoilé...."22

Walter ne précise pas que c'était le don créateur de

---

<sup>21</sup>Ibid., p. 56

<sup>22</sup>Ibid., p. 60



l'homme, présent dans ce chant, qui lui avait fait ressentir le mystère de la vie, et son pouvoir de se maintenir face au destin. Mais ce qu'il dit ensuite confirme cette idée:

...je sais que certaines oeuvres résistent au vertige qui naît de la contemplation de nos morts, du ciel étoilé, de l'histoire....La première sculpture qui ait représenté un visage humain, simplement un visage humain; libéré des monstres,...de la mort,...des dieux. Ce jour-là, l'homme aussi a tiré l'homme de l'argile.... Le plus grand mystère n'est pas que nous soyons jetés au hasard entre la profusion de la matière et celle des astres; c'est que, dans cette prison nous tirions de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant. 23

Cette idée est exprimée encore au Colloque de l'Altenburg, réunion d'intellectuels, organisée par Walter, et auquel Vincent assiste: "Je crois à un homme éternel," dit le comte Rabaud, un des intellectuels qui donne un exposé au colloque, "parce que je crois à l'éternité des chefs-d'oeuvre."<sup>24</sup> Vincent Berger, aussi, introduit ses idées sur ce sujet: "Notre art me paraît une rectification du monde, un moyen d'échapper à la condition humaine."<sup>25</sup> Il croit que représenter une fatalité n'est pas la subir, c'est la posséder: "Le seul fait de pouvoir la représenter, de la concevoir," dit-il, "la fait échapper au vrai destin, à l'implacable échelle divine; la réduit à l'échelle humaine. Dans ce qu'il a d'essentiel, notre art est une humanisation du monde."<sup>26</sup>

---

<sup>23</sup>Ibid., p. 61

<sup>24</sup>Ibid., p. 68

<sup>25</sup>Ibid., p. 76

<sup>26</sup>Ibid., p. 76

Mais tout ce qui est dit par Vincent, Rabaud, d'autres participants, pour soutenir l'idée de la permanence de l'homme est récusé par Möllberg, ethnologue renommé. Les participants croient que Möllberg va corroborer leurs idées sur l'homme; ils ne savent pas que pendant son dernier voyage en Afrique il a détruit son manuscrit, ayant jugé que, contrairement à ce qu'il avait cru, il n'y a pas de rapport entre les civilisations successives de l'homme. Il commence son discours en posant cette question:

La notion d'homme a-t-elle un sens? Autrement dit: sous les croyances, les mythes, et surtout sous la multiplicité des structures mentales, peut-on isoler une donnée permanente, valable à travers les lieux, valable à travers l'histoire, sur quoi puisse se fonder la notion d'homme?<sup>27</sup>

Et plus tard il dit: "...Il s'agit de savoir si...notre civilisation porte en elle le passé humain comme un homme porte en lui l'enfant qu'il a été...."<sup>28</sup> Cet exposé du problème, qui éclaircit la question posée antérieurement, nous rappelle l'idée avancée dans notre chapitre sur Le Temps du Mépris, où nous avons vu l'image de l'enfant représenter précisément l'idée exprimée ici par Möllberg. Par une ironie, si c'est Möllberg qui énonce cette idée, si importante pour notre étude de l'oeuvre de Malraux, c'est sans croire en elle. Il réfute tout argument en sa faveur, disant:

---

<sup>27</sup> Ibid., p. 77

<sup>28</sup> Ibid., pp. 82-83

"On peut concevoir une permanence de l'homme, mais c'est une permanence dans le néant."<sup>29</sup>

"Ou dans le fondamental?"<sup>30</sup> demande Vincent Berger, ne voulant pas renoncer à une idée dont l'évidence lui est communiquée du dehors pendant que Möllberg parle:

...dehors, des hommes chargeaient des troncs semblables à ceux que mon grand-père avait pendant quarante ans fait empiler devant la mairie de Reichbach, semblables à ceux qu'empilaient les bûcherons de la Sainte-Forêt dans le soleil du moyen âge, et la fontaine de la place marmottait dans le soir. <sup>31</sup>

Mais Möllberg insiste pour soutenir que l'homme fondamental est un mythe: "Il n'existe pas un homme fondamental, augmenté, selon les époques de ce qu'il pense et croit...."<sup>32</sup> Puis, montrant des sculptures de noyer dans la bibliothèque, il dit, "...sous ces formes il n'y a pas le noyer fondamental, il y a les bûches."<sup>33</sup>

Alors, le colloque terminé, et l'argument de Möllberg l'ayant emporté sur les autres, Vincent Berger part à travers champs. En regardant deux vieux noyers il sent intuitivement, comme il l'avait fait pendant que Möllberg parlait, que celui-ci a tort. Ces "arbres séculaires,"<sup>34</sup> aux branches tordues, qui

---

<sup>29</sup>Ibid., p. 85

<sup>30</sup>Ibid., p. 85

<sup>31</sup>Ibid., p. 83

<sup>32</sup>Ibid., p. 85

<sup>33</sup>Ibid., p. 86

<sup>34</sup>Ibid., p. 92

semblent s'enfoncer dans la terre au lieu de s'en arracher, lui imposent "à la fois l'idée d'une volonté et d'une métamorphose sans fin."<sup>35</sup> Ils encadrent la cathédrale de Strasbourg tout au loin, au fond des collines qui dévalent jusqu'au Rhin, en un tableau, qui, par lui-même, évoque une idée d'éternité. Vincent Berger pense aux statues dans la bibliothèque dont une représentait Atlante:

...le bois convulsé de ces noyers, au lieu de supporter le fardeau du monde, s'épanouissait dans une vie éternelle en leurs feuilles vernies sur le ciel et leurs noix presque mûres, en toute leur masse solennelle au-dessus du large anneau des jeunes pousses et des noix mortes de l'hiver....Entre les statues et les bûches, il y avait les arbres.... 36

Ces noyers de l'Altenburg, d'où vient le titre du roman, symbolisent l'idée centrale de l'oeuvre, l'idée qui est exprimée clairement par Möllberg, lui-même, pendant le colloque. Si Möllberg a nié l'homme fondamental, c'est que ce mystère ne se révèle pas par une simple analyse intellectuelle de la civilisation.

Un an plus tard, sur le front de la Vistule, Vincent Berger rencontre encore une fois l'évidence de la pérennité de ce qui est fondamentalement l'homme. Sous-officier dans l'armée allemande, il doit observer avec le professeur Hoffman un essai d'envoi de gaz contre les Russes. Hoffman,

---

<sup>35</sup>Ibid., p. 92

<sup>36</sup>Ibid., p. 93

inventeur du gaz, est évoqué par une image d'insecte: il ressemble à "un grand faucheur, pattes ramassées vers le cache-nez."<sup>37</sup> Après l'émission des gaz, les Allemands avancent vers les positions russes. Au bout de quelque temps Berger et Hoffman voient, de leurs postes d'observation, un spectacle étrange: au loin des formes géants sortent de la tranchée russe en titubant--les soldats allemands, horrifiés par ce qu'ils ont découvert dans la tranchée russe, reviennent, chacun chargé d'une victime. Berger, étant allé à la rencontre de ces soldats pour voir ce qui arrivait, voit lui aussi le spectacle horrifiant des corps "cramponnés les uns sur autres en grappes convulsives."<sup>38</sup> Alors, comme pour combattre cet "Esprit du Mal,"<sup>39</sup> lui, aussi, doit trouver un corps à rapporter. En ayant pris un, il se dépêche de partir, en sentant "tout son corps collé à ce cadavre fraternel qui le protégeait comme un bouclier contre tout ce qu'il fuyait."<sup>40</sup> D'abord il avait eu de la difficulté à comprendre ce que faisaient les Allemands. Mais il le comprenait pleinement maintenant. Il le savait,

---

<sup>37</sup>Ibid., p. 118

<sup>38</sup>Ibid., p. 142

<sup>39</sup>Ibid., p. 143

<sup>40</sup>Ibid., p. 143

non de sa pensée, mais du corps sous lequel il enfonçait jusqu'à mi-jambe.... Sur tout<sup>le</sup> versant sombre il sentait s'étendre leurs lignes, allongées dans les friches ou enfouies dans les bois, poussées par la même fatalité solennelle que les nuages dans la haute montagne; et depuis l'orée proche d'où de nouveaux porteurs surgissaient inépuisablement, elles lui semblaient se déployer, à travers les arbres noirs, jusqu'à la Vistule et jusqu'à la Baltique. 41

Devant cette révélation de la grandeur impérissable qui réside en l'homme, Berger se sent délivré. Il prend conscience, alors, que l'homme qu'il porte est mort. Mais il n'a plus besoin d'étreindre un corps pour lutter contre l'inhumain: il le dépose.

Un peu plus tard, il est toujours hanté par l'instant où il portait le Russe. Est-ce que c'était de la pitié qu'il sentait? se demande-t-il. Non:

...il s'agissait d'un élan bien autrement profond, où l'angoisse et la fraternité se rejoignaient inextricablement d'un élan venu de très loin dans les temps,--comme si la nappe des gaz n'eût abandonné, au lieu de ces Russes, que des cadavres amis d'hommes du quaternaire. 42

Alors, sentant l'odeur des arbres, les gaz ayant passé, Berger se souvient des noyers. Ainsi Malraux réunit-il les deux événements, et ainsi l'idée de la fraternité, si importante dans toute son oeuvre, devient-elle essentielle à l'idée de la permanence de l'homme, "mystère qui ne livrait pas son secret mais seulement sa présence, si simple et si despotique qu'elle jetait au néant toute pensée liée à elle...."43

---

41 Ibid., p. 144

42 Ibid., p. 148

43 Ibid., pp. 148-149

Le narrateur termine son récit des "rencontres" de son père par une aventure de sa propre vie. Il est obsédé de plus en plus

par le mystère qui...relie par un chemin effacé la part informe de [ses] compagnons aux chants qui tiennent devant l'éternité du ciel nocturne, à la noblesse que les hommes ignorent en eux,--à la part victorieuse du seul animal qui sache qu'il doit mourir. 44

L'aventure qu'il raconte a rapport avec cette obsession. Avant sa capture, le jeune Berger qui était dans une unité de chars, avait participé à une attaque contre les Allemands. En avançant vers les lignes, il pensait, "Derrière nous, neuf mois de casernes et de cantonnements; le temps qu'il faut pour faire un homme,"<sup>45</sup>--souvenir de l'observation poignante de Gisors. Cependant, loin de tomber dans le désespoir de Gisors, Berger subit une épreuve personnelle qui renforce les convictions qui lui ont été communiquées par son père. La chose qui obsède le plus les hommes dans les chars c'est la crainte de tomber dans une fosse anti-char, où ils attendraient, avec angoisse, et sans aucun moyen de défense, le moment où tireraient sur eux les quatre canons croisés de l'ennemi. Voilà justement ce qui arrive à Berger et son équipe. Pourtant, miraculeusement, ils réussissent à sortir de la fosse et au bout de quelque temps ils arrivent dans un village que les Allemands ont évacué. Comme son père, de retour à Marseille

---

<sup>44</sup>Ibid., p. 153

<sup>45</sup>Ibid., p. 153

après son aventure en Orient, le jeune Berger redécouvre la vie:

Devant moi sont deux arrosoirs, avec leurs pommes en champignon que j'aimais quand j'étais enfant; et il me semble soudain que l'homme est venu des profondeurs du temps seulement pour inventer un arrosoir.

Comme celui qui rencontre l'Inde pour la première fois, j'entends bruire sous cette profusion pittoresque tout un bourdon de siècles, qui plongent presque aussi loin que les ténèbres de cette nuit: ces granges qui regorgent de grains et de paille, ces granges aux poutres cachées par les cosses, pleines de herses, de jonc, de timons, de voitures de bois, des granges où tout est grain, bois, paille ou cuir..., tout entourées des feux éteints des réfugiés et des soldats, ce sont les granges des temps gothiques; nos chars au bout de la rue font leur plein d'eau, monstres agenouillés devant les puits de la Bible ....O vie, si vieille!

Et si opiniâtre! 46

Ainsi, le narrateur, comme son père, sent-il intuitivement la permanence de l'homme. Presque au dernier moment du livre, Malraux nous présente une image de Pascal qui nous rappelle l'angoisse de ses premiers héros, maintenant remplacée par l'émerveillement devant le mystère de l'homme:

Qu'on s'imagine un grand nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables....C'est l'image de la condition des hommes. 47

Peut-être, pense le narrateur en se souvenant de cette image,

---

<sup>46</sup>Ibid., p. 175

<sup>47</sup>Ibid., p. 175



l'angoisse est-elle plus forte que la joie, "la joie qui fut donnée au seul animal qui sache qu'elle n'est pas éternelle."<sup>48</sup>

Alors il franchit la porte ouverte d'une ferme par laquelle il entrevoit une chambre saccagée, et il pense:

Ah! Les Rois Mages n'ont pas apporté de présents à l'Enfant, ils lui ont seulement dit que, dans cette nuit où il arrivait, battaient sur de misérables lumières des portes entrouvertes, --entrouvertes sur la vie qui m'est révélée, ce matin pour la première fois, aussi forte que les ténèbres et aussi forte que la mort. <sup>49</sup>

Les souvenirs du jeune Berger se terminent en faisant écho à la déclaration du prisonnier à Chartres, "J'attends que ça s'use."<sup>50</sup> Dans le village où sont arrivés Berger et ses camarades, deux vieux paysans sont assis sur un banc. A une question d'un des hommes, la femme répond: "Qu'est-ce qu'on pourrait donc faire? Vous, vous êtes jeunes; quand on est vieux, on n'a plus que d' l'usure."<sup>51</sup> Dans la patience et la résignation de cette vieille paysanne, "accotée au cosmos comme une pierre,"<sup>52</sup> il y a l'évidence, encore un fois, du mystère humain. Le jeune Berger sent qu'il a découvert "un secret simple et sacré."<sup>53</sup> Comme son père il sait qu'il a découvert, par ses rencontres avec l'homme, qu'il y a une permanence de la vie humaine, "dans le fondamental."

---

<sup>48</sup>Ibid., p. 175

<sup>49</sup>Ibid., p. 176

<sup>50</sup>Ibid., p. 17

<sup>51</sup>Ibid., p. 176

<sup>52</sup>Ibid., p. 176

<sup>53</sup>Ibid., p. 177

L'évolution du héros de Malraux apparaît clairement maintenant. Le développement que nous avons suivi dans les précédents romans trouve son aboutissement dans celui-ci. La tentative d'évasion de Garine; le désir d'immortalité de Perken; les convictions de Kyo sur la validité de ses actions, de Kassner sur la fraternité; l'espoir avec lequel celui-ci et Manuel envisagent l'avenir,--toutes ces idées sont présentes dans Les Noyers de l'Altenburg. Mais de plus, le héros de Malraux a découvert que la permanence de l'homme est attestée par sa fraternité, par sa patience, par son don créateur, par tout ce qui porte la marque de son existence opiniâtre.

## CONCLUSION

Notre examen des héros de Malraux a révélé une progression significative dans leur attitude à l'égard de l'existence humaine. Sans doute les héros sont-ils tous lucidement conscients d'être l'homme. Tous, même Garine et Perken, ils ont des convictions sur la valeur de la dignité humaine. Et pour eux, la liberté d'agir est le bien le plus précieux. Seule l'action permet de donner un sens à la vie. A la question, "Que peut faire l'homme devant l'absurdité de son existence?", ils répondraient tous: "Agir."

Cependant, c'est seulement par des tentatives répétées pour en venir aux prises avec le destin que le héros de Malraux arrive enfin à trouver, dans l'action, des valeurs humaines qui résistent devant la mort. Et c'est par ces tentatives successives que l'évolution du héros se révèle: de l'échec de Garine et Perken, à la victoire conditionnelle de Kyo, à l'espoir de Kassner et Manuel, et à la révélation victorieuse de Berger.

En ce sens, Malraux a accompli les projets littéraires, exprimés dans les citations que nous avons données dans l'introduction. Ses personnages, loin d'être du genre conventionnel de ceux dont les sentiments et les actions expriment des motifs assez ordinaires, sont plutôt des représentants de l'homme universel. S'il y a des motifs à l'engagement dans

l'action des héros de Malraux, ces motifs viennent plus de leur conscience de la condition humaine que de leurs rapports particuliers avec autrui. Pour Malraux, dit Gaëtan Picon, "l'homme est plus haut que l'individu; la confusion individuelle est sans valeur et sans signification..."<sup>1</sup>

Sa conception de ce qu'est l'existence humaine change donc lentement de roman en roman. Par la quête répétée de ses héros, se révèlent enfin des qualités, qui se maintiennent intactes devant le tragique de la condition humaine. "Il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul,"<sup>2</sup> pense Kyo, ayant découvert la valeur de la fraternité. C'est la fraternité encore qui permet à Kassner de redécouvrir la vie, de considérer l'éternité de la vie et non pas celle de la mort. La volonté opiniâtre de l'homme qui permet à Kassner et à son pilote d'échapper aux périls de l'orage se lit encore dans les visages des prisonniers à Chartres; et la patience de ceux-ci est la même patience qui animait l'homme gothique.

Ainsi la découverte par le héros de Malraux des qualités humaines qui peuvent résister à tout ce qui le prive de sa dignité, apporte-t-elle aussi l'idée de la pérennité de l'homme. Ce sont des qualités fondamentales qui, par leur durée,

---

<sup>1</sup>Malraux par lui-même, p. 67

<sup>2</sup>La Condition Humaine, p. 262

permettent une transcendance du destin. L'émerveillement de Vincent Berger et de son fils devant le mystère de la vie humaine a remplacé l'obsession, chez les premiers héros, de la vanité de la vie, et la hantise de la mort. L'angoisse de ceux-ci devant la condition humaine a provoqué une recherche qui a mené à une intuition de la pérennité de l'homme. Le héros de Malraux peut maintenant contempler la vie avec espoir car elle est devenue, pour lui, "aussi forte que les ténèbres et aussi forte que la mort."<sup>3</sup>

Depuis Les Noyers de l'Altenburg, Malraux s'est détourné du roman pour se consacrer à des essais sur la psychologie de l'art. En effet, il est difficile de se figurer un nouveau roman exprimant le même cours de pensée que les six que nous avons examinés ici, la quête métaphysique étant arrivée à son terme. Mais l'oeuvre critique reste en continuité avec l'oeuvre romanesque. Dans son exposé prodigieux de la création artistique de l'homme, Malraux entend approfondir en effet l'idée, déjà avancée dans son dernier roman, que le don créateur peut servir de moyen pour transcender notre destin, en réaffirmant "la présence d'une éternelle réponse à l'interrogation que pose à l'homme sa part d'éternité."<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup>Les Noyers de l'Altenburg, p. 177

<sup>4</sup>André Malraux, La Métamorphose des Dieux, (Paris: La Galerie de la Pléiade, 1957), p. 35.

## BIBLIOGRAPHIE

### OEUVRES DE MALRAUX

#### A. Romans

- Les Conquérants. Paris: Editions Lidis, 1961. (Grasset, 1928)\*\*
- La Voie Royale. Paris: Editions Lidis, 1961. (Grasset, 1930)
- La Condition Humaine. Paris: Editions Lidis, 1960. (Gallimard, 1933)
- Le Temps du Mépris. Paris: Editions Lidis, 1961. (Gallimard, 1935)
- L'Espoir. Paris: Editions Lidis, 1961. (Gallimard, 1937)
- Les Noyers de l'Altenburg. Paris: Editions Lidis, 1961. (Lausanne, Editions du Haut-Pays, 1943)

\*\* Nous donnons, en parenthèses, les premières éditions.

#### B. Essais Critiques Sur L'Art

##### La Psychologie de l'Art:

- I. Le Musée Imaginaire. Genève: Albert Skira, 1947.
- II. La Création Artistique. Genève: Albert Skira, 1948.
- III. La Monnaie de l'Absolu. Paris: Albert Skira, 1950.

La Métamorphose des Dieux, I. Paris: La Galerie de la Pléiade, 1957.

### OUVRAGES CONSACRES A MALRAUX

- Blend, Charles-Daniels. The Tragic Humanism of André Malraux. Ann Arbor: University Microfilms, Doctoral Dissertations Series, No. 15813, 1955.
- Blumenthal, Gerda. André Malraux, the Conquest of Dread. Baltimore: John Hopkins Press, 1960.
- Boisdeffre, Pierre de. André Malraux. Paris: Editions Universitaires, 1960.

- Delhomme, Jeanne. Temps et Destin, Essai sur André Malraux. Paris: Gallimard, 1955.
- Frohock, William. André Malraux and the Tragic Imagination. Stanford: Stanford University Press, 1952.
- Gannon, Edward. The Honour of Being a Man. Chicago: Loyola University Press, 1957.
- Hartman; Geoffrey H. André Malraux. London: Bowes and Bowes, 1960.
- Mauriac, Claude. Malraux ou le Mal du Héros. Paris: Grasset, 1946.
- Picon, Gaëtan. Malraux par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1961.
- Savane, Marcel. André Malraux. Paris: Richard-Massé, 1946.

#### AUTRES OUVRAGES ET ETUDES

- Albérès, René-Marill. La Révolte des Ecrivains d'Aujourd'hui. Paris: Corrêa, 1949.
- Brée, Germaine. An Age of Fiction. New Brunswick, N. J.: Rutgers University Press, 1957.
- Brodin, Pierre. Présences Contemporaines, I. Paris: Debresse, 1954.
- \_\_\_\_\_. Les Ecrivains Français de l'Entre-deux-guerres. Montreal: Bernard Valiquette, 1942.
- Brombert, Victor. The Intellectual Hero, Studies in the French Novel, 1880-1955. Philadelphia and New York: J. P. Lipincott Co., 1961.
- Flanner, Janet. Men and Monuments. New York: Harper and Bros., 1957, pp. 1-70.
- Fowlie, Wallace. A Guide to Contemporary French Literature: from Valéry to Sartre. New York: Meridian Books, 1957.
- Garaudy, Roger. Une Littérature de Fossoyeurs. Paris: Editions Sociales, 1947.

- Hatzfeld, Helmut. Trends and Styles in Twentieth Century French Literature. Washington: Catholic University of America Press, 1957.
- Knight, E. W. Literature Considered Philosophy: the French Example. London: Routledge & Paul, 1957, pp. 128-159.
- "Man's Quest, Time, July 18, 1955, pp. 22-26.
- Monvel, A. Boutet de. "Notice" dans André Malraux, La Condition Humaine, extraits. Paris: Larousse, 1961, pp. 7-19.
- "Passion and the Intellect, or: André Malraux," Yale French Studies, No. 18, 1957. Tous les articles de ce numéro sont consacrés à Malraux.
- Peyre, Henri. The Contemporary French Novel. New York: Oxford University Press, 1955, pp. 182-215.
- Pompidou, Georges. "Notice" dans André Malraux, Pages Choisies. Paris: Hachette, 1955, pp. 3-7.
- Simon, Pierre-Henri. L'Homme en Procès. Neuchâtel: La Baconnière, 1949.
- \_\_\_\_\_. Histoire de la Littérature Française au xx<sup>e</sup> siècle, 2. Paris: Armand Colin. 1959.
- Stéphane, Roger. Portrait de l'Aventurier. Paris: Sagittaire, 1950.
- Wilson, Edmund. The Shores of Light. New York: Ferrer, Strauss and Young, 1952, pp. 566-574.